



Alphabets

Informations n° 80 - 1^{er} et 2^e trimestres 2016

Editorial

Ce numéro sera, en grande partie, consacré au thème de notre anniversaire : **La Tour de Babel et la multiplicité des Langues**. Aussi ne vous étonnez pas si nous ouvrons plusieurs pages également aux intervenants sollicités mais qui n'ont pas pu répondre à notre invitation.

Le premier auteur de grand renom que nous avons songé à faire participer était **Umberto Eco**, en raison du titre de son livre *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne* paru en 1994. Hélas, nous venons d'apprendre sa disparition.

Le deuxième : **Erri De Luca** dont les pages remarquables "Le don des langues" figurent dans son livre *Un nuage comme tapis*, 1991. Et comme nos recherches ont été encore plus loin, nous avons découvert, dans un autre de ses livres, *Noyau d'olive* un passage délicieux sur la confusion des langues.

Ensuite nous avons tenté de faire venir **Maurice Olender**, auteur du livre toujours d'actualité et qui a d'ailleurs été mis à jour et réédité : *Les langues du Paradis, Aryens et Sémites : un couple providentiel*, 1989. Il a parlé au Centre Pompidou le 6 mars 2016 sur un sujet adjacent : *De l'hébreu au sanscrit*. Cependant son emploi du temps ne lui permettait pas de venir à Nice.

Pour la dimension philosophique nous avons invité **Pierre Bouretz**, puisqu'en 2003 il a publié avec deux autres auteurs : Marc de Launay et Jean-Louis Schefer *La Tour de Babel*. Hélas, il n'était pas en France à cette époque là.

Finalement la composition du pannel des intervenants, loin d'être modeste, a répondu à l'attente de nos auditeurs venus parfois de loin : de Paris, de Toulouse, de Marseille, de Lambesc et de Menton.

La partie artistique, la lecture à deux voix de *l'Épopée de Gilgamesh*, est depuis quelques années au programme de Lettres en 6^{ème}. Cela nous laissait espérer la venue d'un public jeune auquel nous avons offert des places gratuites ... Mais les temps sont durs, les attentats éloignent le public et les jeunes préfèrent la télévision et les soirées dansantes. Cependant quelques élèves qui interprètent eux-mêmes des scènes tirées de ce chef-d'œuvre au Collège Nazareth, à Nice, sont venus écouter Abed Azrié et ont même pu lui poser des questions à l'issue de la représentation.

Ainsi l'anniversaire des vingt-cinq années d'activités de l'association Alphabets, organisé à Nice, nous a fait connaître par un public nouveau, celui qui ne nous connaissait pas encore...malgré nos expositions pédagogiques présentées dans les bibliothèques de la ville, dans les établissements scolaires, dans les musées de la région PACA et bien au-delà. Et nous avons recruté deux nouveaux membres. Nous leur souhaitons la bienvenue. Il reste tant à faire.

Rina VIERS



Maquette de la Tour de Babel au temps de Nabuchodonosor II par Walter Andrea. (Vorderasiatische Museum, Berlin)

Ci-dessus, l'emblème de notre anniversaire. Il était accompagné de l'effigie du génie protecteur transportant un lionceau (image ci-dessous) le portrait supposé de Gilgamesh dans la plupart des livres...

Mais il n'en est rien, selon Enrico Ascalone, qui a écrit un livre sur *la Mésopotamie* à l'attention des étudiants en archéologie et histoire de l'art.



Le portrait supposé de Gilgamesh. En réalité, il s'agit d'un génie protecteur transportant un lionceau. Haut-relief, qui fait 5,52 m de hauteur, découvert dans le palais assyrien de Khorsabad (ancienne Dur-Sharrukin), règne de Sargon II (721-705 av. J.-C.). Albâtre gypseux. (Paris, Musée du Louvre AO 19862)

"On ignore la signification précise de cette représentation, mais il est vraisemblable qu'elle soit étroitement liée à des répertoires figuratifs beaucoup plus archaïques qui célébraient le triomphe de la royauté sur les forces du chaos et ont repris à l'époque néo-assyrienne" Enrico Ascalone *La Mésopotamie*. Traduit de l'italien par Anne Guglielmetti. Paris, Hazan, 2006.

Sommaire

	page
Editorial	1
Umberto Eco et Erri De Luca sur la Tour de Babel.....	2-3
Maurice Olender, Pierre Bouretz, Jean Jacques Glassner.....	4-5
Brigitte Lion, Abed Azrié	6-7
Pascal Vernus.....	8-9
Louis Jean Calvet.....	10
Michel Alessio.....	11-14
Gloses des Lettres d'el-Amarna.....	15
Vous avez dit "hiéroglyphe" ?	16
Des souvenirs marquants de 1991.....	17
<i>Le soleil, la Lune et les étoiles, signes d'écriture.</i> (dossier complémentaire).....	18-19
La poétique du cerveau. Les jardins sont à l'honneur.....	20-21
Expositions	22
Nos points de vente.....	23
L'agenda de l'association.....	24

Umberto Eco nous a quittés avant notre anniversaire...

Dans son livre *La Recherche de la langue parfaite*, il avait abordé en 1994, un problème qui me tracasse beaucoup : la traduction du texte biblique dans les différentes langues.

“Si saint Jérôme pouvait encore, au IV^e siècle, traduire l’Ancien Testament de l’hébreu, la connaissance de cette langue sacrée s’affaiblissait de plus en plus. C’est aussi ce qui se passait pour le grec. Pensons à saint Augustin, qui avait une culture très vaste et était le représentant le plus important de la pensée chrétienne au moment de la dissolution de l’Empire: il témoigne d’une situation linguistique paradoxale (voir Marrou 1958). La pensée chrétienne se fonde sur un Ancien Testament écrit en hébreu et un Nouveau Testament écrit essentiellement en grec. Saint Augustin ignore l’hébreu et il a, du grec, une connaissance plus que vague. Son problème, en tant qu’interprète des Écritures, est de comprendre ce que le texte divin, voulait vraiment dire, et il ne connaît, du texte divin, que les traductions latines. L’idée qu’il pourrait avoir recours à l’hébreu original effleure à peine son esprit, mais il la repousse parce qu’il se méfie des Juifs qui pourraient avoir corrompu les sources pour en effacer les références au Christ à venir. Le seul moyen qu’il conseille, c’est la comparaison entre différentes traductions, afin de conjecturer la leçon la plus digne de foi (et saint Augustin devient le père de l’herméneutique, mais certainement pas de la philologie).

En un certain sens, saint Augustin pense à une langue parfaite, commune à tous les peuples, dont les signes ne seraient pas des mots, mais les choses elles-mêmes, de telle sorte que le monde apparaisse, c’est ce que l’on dira plus tard, comme un livre écrit sous le doigt de Dieu. C’est en comprenant cette langue que l’on pourra interpréter les passages allégoriques des Écritures, là où elles s’expriment en nommant les éléments du décor du monde (herbes, pierres, animaux) qui acquièrent une signification symbolique. Mais cette Langue du Monde, instituée par son créateur, ne peut qu’être interprétée. Cette idée donnera immédiatement lieu à une production, qui se poursuivra tout au long du Moyen Âge, de bestiaires, de lapidaires, d’encyclopédies et d’*imagines mundi*. Nous retrouverons cette tradition au cours de cette histoire, lorsque la culture européenne aura recours aux hiéroglyphes égyptiens et à d’autres idéogrammes exotiques, avec l’idée que la vérité ne peut être exprimée que par emblèmes, devises, symboles et sceaux. Mais saint Augustin ne manifeste aucune nostalgie pour une langue verbale perdue que l’on pourrait ou devrait parler de nouveau.

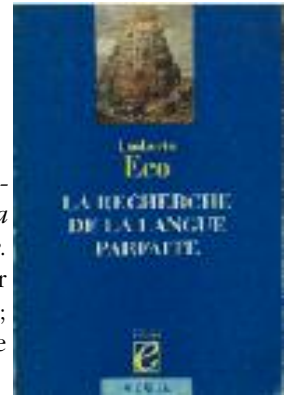
Pour lui, comme pour la tradition patristique en général, l’hébreu avait certainement été, avant la confusion, la langue primordiale de l’humanité, et avait été préservé par le peuple élu après l’accident de la *confusio linguarum*. Mais saint Augustin n’éprouve aucun besoin de la retrouver. Il est tout à fait à l’aise avec son latin désormais théologique et ecclésiastique. Quelques siècles plus tard, Isidore de Séville (*Etymologiarum*, IX, 1) n’aura aucune difficulté à considérer qu’il n’existe incontestablement que trois langues sacrées, l’hébreu, le grec et le latin, car l’écriteau se trouvant en haut de la croix était rédigé en trois langues; et il était désormais difficile d’établir quelle avait été la langue dans laquelle avait parlé le Seigneur quand il avait prononcé son “Fiat lux”.(p. 29-30)

(...) Pour quelle raison ce document sur les droits et les qualités d’une langue meilleure que celles, nombreuses, qui existaient n’apparaît-il qu’au tournant de ce millénaire ? Une vérification dans l’histoire de l’iconographie renforce notre surprise. On ne connaît pas de représentations de la Tour de Babel avant la *Biblia Cotton* (V^e ou VI^e siècle), à laquelle fait suite un manuscrit remontant peut-être à la fin du X^e siècle, puis un bas-relief dans la cathédrale de Salerne, datant du XI^e siècle. Ce sera ensuite un déluge de tours (Minkowski 1983). A ce déluge d’illustrations fait pendant une vaste spéculation théorique, et c’est à partir de cette époque que l’épisode de la confusion des langues va être médité non seulement comme l’exemple d’un acte d’orgueil, puni par la justice divine, mais comme l’origine d’une blessure historique (ou méta-historique) devant, en quelque sorte, recevoir des soins.” (p. 32).

Umberto Eco

La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne.

Traduit de l’italien par Jean-Paul Manganaro; Préface de Jacques Le Goff. Seuil, 1994.



C’est surtout pour ses remarques sur l’oubli du chapitre 10 de la Genèse, où les langues sont classées par famille, que sa présence à notre anniversaire me paraissait indispensable.

“C’est dans 11,1 ets. que la Genèse reprend, et de façon très explicite, le thème linguistique. Après le Déluge, “toute la terre avait une seule langue et des mots identiques”, mais l’orgueil conduit les hommes à vouloir rivaliser avec le Seigneur, et à vouloir construire une tour qui aboutisse au ciel. Le Seigneur, pour punir leur prétention et empêcher la construction de la tour, décide :”Descendons et confondons là même leur langue, en sorte qu’ils ne comprennent plus chacun la langue de l’autre (...). C’est ainsi qu’on l’appela Babel, parce que c’est là que Jéhovah les dispersa sur la surface de toute la terre.” Le fait que de nombreux auteurs arabes (voir Borst 1957-63, I, II, 9) pensent que la confusion a eu lieu pour des raisons traumatiques en assistant à l’écroulement, certainement terrible, de la tour ne change rien ni à ce récit ni à ceux d’autres mythologies qui sanctionnent sur des modes partiellement différents, le fait qu’il existe dans le monde des langues différentes.

Mais, racontée ainsi, notre histoire est incomplète. Nous avons négligé le passage de Genèse 10 qui parle de la propagation des fils de Noé après le Déluge et où il est dit, à propos de la race de Japhet, que “ceux-ci furent les fils de Japhet dans leurs territoires, chacun selon sa langue, selon leurs familles, dans leurs nations respectives”(10, 5), et avec des mots presque identiques le même thème est repris pour les fils de Cham (10, 20) et de Sem (10, 31). Comment doit-on entendre cette pluralité de langues avant Babel ? Alors que Genèse 11 est dramatique, iconologiquement forte - et la preuve en est donnée par la richesse des représentations que la Tour a inspirées à travers les siècles-, les allusions de Genèse 10 sont, au contraire, presque toutes faites incidemment et font montre certainement d’une moindre théâtralité. Lors de la transmission de la tradition, il est naturel que l’attention se soit fixée sur l’épisode de la confusion babélique et que la pluralité des langues ait été ressentie comme l’effet tragique d’une malédiction divine. (p. 23)

Erri De Luca nous a beaucoup manqué

Erri de Luca aurait pu répondre à Umberto Eco.

Voici quelques passages extraits du chapitre “Le don des langues” publié dans *Un nuage comme tapis*, en 1991.

“Le nombril est un nœud qui suture une naissance. Le monde en a possédé quelques-uns, disséminés le long des latitudes habitables. L’un d’entre eux est la Mésopotamie, île continentale qui s’inscrit dans les cours confluents du Tigre et de l’Euphrate, aujourd’hui intégrée dans le territoire irakien. Là se déroule la brève histoire que le livre de la *Genèse* raconte en neuf alinéas encadrés dans l’énumération généalogique de Sem, un des fils de Noé.

Dans la lente progression des civilisations de l’Orient vers l’Occident, des hommes, habiles constructeurs, lassés de leur migration, décidèrent de s’installer définitivement dans une vallée mésopotamienne appelée dans le texte Shinéar. Ils voulurent construire une ville et une tour dont le sommet touchât le ciel. Ils voulurent croire que leur entreprise pût enraciner leur nom, les préservant d’une éventuelle dispersion. Ils parlaient la même langue et leur travail avançait rapidement. Alors Dieu intervint en multipliant les langages pour interrompre l’œuvre et disperser les ouvriers. (...)

Les hommes cultivent avec une obstination résiduelle le rêve d’une construction unique qui parviendrait à l’origine de l’infinie variété. Dieu démolit à Shinéar la prétention de maîtriser l’univers au moyen de la technique, de l’ingénierie. Nous n’en sommes toujours pas convaincus. **La dispersion des langues et des croyances qui s’est produite là, de la main de Dieu, témoigne d’une providence qui n’a pas encore été appréciée ***.” (p. 23)

Dans le chapitre “Babel” Erri De Luca écrit, en 2002 : “Les êtres humains aiment le bâtiment. Ils ont élevé des murailles colossales, des temples sur des colonnes, des pyramides, des châteaux, des gratte-ciel, des ponts. L’Écriture sainte relate la construction complexe et inspirée élaborée par Salomon pour édifier le Temple de Jérusalem. Bien avant encore, une entreprise gigantesque et visionnaire fut conçue par l’humanité à ses débuts, d’après le récit du chapitre onze du livre *Bereshit/Genèse* : un édifice qui arriverait jusqu’au ciel. Ce fut le projet de construction le plus grandiose de tous les temps, qui lui valut pour ça l’échec le plus fécond. L’humanité avait renoncé à tout autre désir, tout autre métier: l’Écriture dit qu’elle employait des mots uniques, *devarim abadim*. Elle s’était concentrée exclusivement sur une seule tâche, comme une société d’abeilles, de fourmis. Dieu la détourna de cette impasse : on ne pouvait atteindre le ciel avec des pierres et de la chaux. La foule qui s’était réorganisée après le déluge était une foule apeurée. Elle rêvait d’un lieu qui ne serait jamais plus englouti, une hauteur qui fonderait une alliance avec le ciel. Tel était le but de la tour. Dieu intervint par le don mystérieux des langues qui nous contraignit à apprendre les multiples façons de nommer le même soleil, le même pain. En échange, nous avons eu les alphabets, les prières, les chants. Et nous eûmes le vaste monde à habiter, nous détournant ainsi de l’illusion d’un centre. Pour la première fois, l’intention de Dieu est de disséminer l’humanité sur toute la surface de la terre. Pour la première fois, on lit sa volonté : “Et il les dispersa *Yod/Dieu*, de là sur les faces de toute la terre” (*Bereshit/Genèse*, 11, 9).

Voici qu’avec la multiplication des langues se multiplient les horizons. Plus un seul endroit du sol ne restera sans trace humaine, sans tentative de résidence. Des glaces habitées par les Esquimaux au nord, comme des peuples de la Terre de feu au sud, en remontant les degrés de latitude et de température jusqu’aux déserts : l’espèce humaine quitte la vallée de Chinéar pour grouiller sur la planète et devenir inextirpable. Aucun déluge ni aucune épidémie ne la balaiera, car elle résistera toujours quelque part.

Il ne fallait pas monter au sommet du ciel pour survivre, il ne fallait pas se retrancher dans une défense, mais se lancer à l’aventure du monde. Dieu enseigne ici que plus elle est variée et plus elle se met à l’épreuve, plus l’espèce humaine est forte. Toute tentative de lui donner un seul sang, une seule nourriture, une seule médecine va dans la mauvaise direction. Et un seul Dieu aussi : car il doit aimer l’infinie variété avec laquelle les créatures, bêtes comprises, l’appellent près d’elles.” (p. 56-58).



Erri De Luca
Un nuage comme tapis.

Traduit de l’italien par Danièle Valin. Gallimard, Folio, 2015

* mis en gras par nous



Erri De Luca
Noyau d’olive.

Traduit de l’italien par Danièle Valin. Gallimard, Folio, 2004.



C’est grâce à l’émission de Bernard Pivot “Double je” que j’ai fait la connaissance de cet écrivain qui a appris l’hébreu biblique avec le rabbin de Rome et le yiddish pour lutter contre l’oubli.

Si Erri De Luca n’a pas pu venir, ce n’est pas par indifférence. En tout cas il avait répondu à ma lettre il y a plusieurs années et m’avait dédié son livre lors de son passage au Lycée du Parc Impérial où j’enseignais.



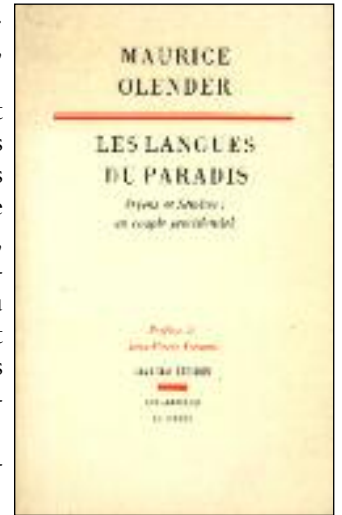
Erri De Luca
La première heure.
Traduit de l’italien par Danièle Valin. 2002.

Deux intervenants invités qui n'ont pas pu venir

Maurice Olender *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel.*

Préface de Jean-Pierre Vernant. Hautes Etudes. Gallimard, Le Seuil, 1989. Loin d'être vieilli, oublié, ce livre reprend de l'actualité. Il a été réédité en 2002 dans la collection Points-Essais. Si j'ai souhaité la participation de Maurice Olender à notre anniversaire c'était principalement pour qu'il nous explique la question qu'il pose à l'arrière plan de son livre "quand les savants s'occupent des origines religieuses de l'humanité, font-ils autre chose que d'écrire leurs visions de l'avenir ?" Puisque l'auteur n'a pas pu venir à Nice, le 19 mars 2016, je me contenterai de citer le premier paragraphe de son chapitre "Archives du Paradis": "Au jardin du Paradis, Adam, Ève, Dieu et le serpent parlent-ils hébreu, flamand, français, suédois ? L'Eden, arrosé par un fleuve débouchant sur quatre bras, se trouve-t-il plutôt à l'ouest ou à l'est, du côté de l'Euphrate ou sur les bords du Gange ? Dans la course à laquelle se sont livrés théologiens, philosophes et philologues pour savoir quelle langue on parlait au Paradis, quels pouvaient être les contours de sa géographie merveilleuse, il y eut d'innombrables ramifications dont on n'a pas fini d'explorer les tours et les détours." (p. 13).

Pour ma part, je l'aurais interrogé sur l'attitude du philosophe Heidegger vis à vis des mots étrangers qu'il appelait à chasser de la langue allemande ...



Pierre Bouretz, philosophe, rédacteur en chef de la revue *Esprit*. Il a collaboré à la rédaction avec Marc de Launay et Jean-Louis Schefer, à la rédaction du livre *La Tour de Babel*, Desclée de Brouwer, 2003. Ci-dessous l'analyse de Vincent Delecroix dans les *Archives des Sciences sociales des Religions* 124, octobre-décembre 2003.

"Que raconte l'épisode biblique de la tour de Babel ? C'est peut-être dans cette question, précisément comprise, que se trouve le fil qui relie ces trois très belles études. Car chacune s'interroge sur ce qui est dit dans cette histoire, aussi bien que sur la nature du récit qui nous est donné de lire. C'est, essentiellement, le statut du texte de Genèse XI qui est leur problème commun. Que lit-on ici ? Mais, surtout, comment le lit-on ? Jusqu'où s'étend (et se modifie éventuellement) le sens de cet événement ? Plus précisément : où s'arrête le texte qui nous le narre ? C'est donc en un sens le problème même de l'herméneutique qui est mis en abîme dans cette triple entreprise et le sens de l'épisode est la manière dont on lit (dont on a lu) cet événement. On n'est pas près d'en terminer avec ce vertige, puisque l'épisode lui-même nous dit comment l'on se mit désormais à parler sur la terre et à comprendre la langue. Si l'étude de Pierre Bouretz qui ouvre cette triple lecture porte explicitement le titre de « variations », c'est l'ensemble de l'ouvrage qui fonctionne ainsi et qui, d'une certaine manière, reprend la polyphonie dont l'événement de Babel est lui-même à l'origine. De ce point de vue, cette première étude nous offre le canevas ou plutôt le réseau de sens qui tisse la trame de l'événement. Le point de départ est bien celui d'une enquête : que s'est-il passé ? Quelles étaient les intentions qui y ont présidé ? Que signifie construire une tour qui monte jusqu'au ciel ? Que signifie la sanction qui en a marqué le terme ? Mais répondre à de telles questions, c'est développer le fil des variations dans lesquelles le thème premier a été repris et qui lui donne un (des) sens, qui ont travaillé et construit le sens de l'événement. L'impressionnante érudition dont fait alors preuve l'étude de P. Bouretz est rien moins que gratuite, puisqu'elle dit elle-même à la fois la multiplicité des sens (ce qui est en jeu pour la pensée dans cet événement) et la multiplicité des voix qui s'y configurent. Articulé autour de quelques grandes paroles, comme celles de Kafka, Borges, Leibniz, Benjamin ou des commentaires talmudiques, l'ensemble de ces variations peut être conçu ainsi comme le texte lui-même qui « raconte » l'épisode de Babel – texte, on ne s'en étonnera pas au vu de ce que raconte l'épisode, à plusieurs voix. Le récit de la construction de la tour de Babel et de la sanction qui la suivit est ainsi envisagé à la fois comme une origine et comme une thématique de la réflexion sur la nature des langues et celle du langage. Au gré des vingt-deux variations, on s'écarte progressivement de l'origine textuelle pour lire d'autres textes dans lesquels l'épisode est repris (*La muraille de Chine* de Kafka, *La bibliothèque de Babel* de Borges, etc.) qui sont autant de re-fondations du mythe. Elles répondent à deux éléments d'origine. Le premier signale que la construction a elle-même quelque chose à voir avec le langage et sa puissance, ou plus précisément avec le pouvoir de nommer (« faisons-nous un nom »). Le second est celui de la sanction qui frappe la génération des constructeurs : non pas la destruction, mais la dispersion. On voit alors s'amplifier les thématiques que l'événement produit dans l'histoire de la pensée à partir de ces éléments : celle, d'abord, du nom et de la mystique du langage, celle de la dispersion des langues, de leur identité (par différence) et du problème de la traduction, celle, enfin, de la recherche de l'origine commune (en amont) et de la recherche d'une langue universelle (en aval). Car la question qui se pose alors aux penseurs est la suivante : comment surmonter la dispersion ? Une alternative se dessine alors : inventer une langue parfaite qui réunifie ce que l'histoire a dispersé, en rendant par transparence avec la pensée sa puissance complète de nommer ; ou bien entériner cette dispersion et faire de la traduction l'opération infinie qui, préservant la différence des langues, établit un passage (une parenté) dans lequel le langage trouve une unité de composition, visant ainsi, pour reprendre l'expression de Benjamin, « un langage plus grand ». L'entrelacs permanent des références, leur richesse, la composition à la fois elliptique et musicale de ces variations permet ainsi de parcourir ces multiples pistes sans pour autant céder à la dispersion et sans perdre de vue ce qui fait finalement l'axe commun de ces variations : voir comment, dans la réflexion sur le « babélisme » et les moyens d'y remédier (et ce que peut signifier pour le langage la tentative de surmonter la confusion des langues, l'utopie de la langue parfaite et une), c'est la langue elle-même qui se forge ; bref, voir comment la pensée de Babel apparaît comme la structure constitutive des langues, ce que laissent voir les variations consacrées à la construction de l'identité des langues. L'écrivain, le penseur du langage est ainsi l'exemple privilégié de cette fécondité (et de ce risque), puisque sa parole est modelée à partir de la manière dont il prétend interpréter l'épisode et y répondre. Il n'y a donc pas de fin au « texte » de Babel, pour autant que l'on parle et que l'emploi de cette parole repose sur la question de sa puissance, de ses limites et de son destin".



Jean Jacques Glassner
La Tour de Babylone. Que reste-t-il de la Mésopotamie ? Seuil, 2003, L'Avenir du passé.

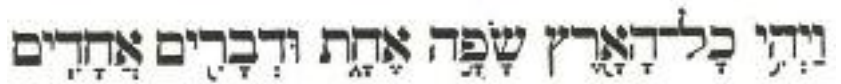
Jean Jacques Glassner, archéologue, historien, assyriologue, CNRS

Jean-Jacques GLASSNER a ouvert la journée sur le thème **La tour de Babylone dans les écrits anciens et dans la Bible**. Je ne saurais trop recommander la lecture de son livre riche en réflexions sur la signification de cette tour dans la Bible, dans les écrits plus tardifs du monde juif et dans plusieurs autres cultures et ce qu'il en reste dans la mémoire collective. Le chapitre 4 "La tour de Babel" analyse en profondeur le texte biblique et donne une analyse qui éclaire le but ultime du texte : mettre en évidence le choix divin porté sur la descendance de Sem. L'auteur construit sa démonstration d'une manière claire, utilisant à la fois ses connaissances de l'archéologie, de l'histoire mésopotamienne, de la rédaction du texte biblique par différents auteurs et du sens des mots dans la culture babylonienne que la Bible utilise à des fins pédagogiques en jouant sur les différents sens des racines. Nous avons donc eu droit, le 19 mars, à un cours magistral interdisciplinaire dont je ne vous livre ici que de courts extraits de son livre, en rapport avec sa communication.



Vue aérienne du site de la tour de Babylone.

Toute la terre (parlait) une seule langue et des paroles uniques.



"Dans le LIVRE DE LA GENÈSE, la tour de Babel est au centre d'un épisode dramatique qui engage l'avenir de l'humanité. Le destin veut que la véritable tour, celle de Babylone, qui inspira l'auteur, n'existe plus. A l'endroit précis où elle s'élevait, jadis, on n'aperçoit plus qu'un trou d'eau de forme carrée, associé à une longue tranchée sur l'une de ses faces et renfermant en son centre un monticule herbeux fait de quelques misérables assises de briques. Etant donné sa forme on l'appelle *As sakhn* dans le parler local, c'est-à-dire "la poêle". C'est tout ce qu'il subsiste du monument : les premiers lits de briques noyés dans les eaux de la nappe phréatique. Le reste, après avoir été incendié, est tombé en poussière ou a été démantelé, au cours des siècles, pour construire des murs, des maisons, des villages ou des bourgs alentour. Et telle est la désagréable surprise qui attend les archéologues allemands en quête de ses ruines, au printemps de l'année 1913. Lorsque, peu de temps plus tard, le 10 avril 1920, Kafka s'exclame, dans un aphorisme célèbre, "nous creusons la fosse de Babel", pour dire la vacuité des entreprises humaines, il est informé de la découverte des archéologues." (J.-J. Glassner *La Tour de Babylone; Que reste-t-il de la Mésopotamie ?* p. 136)



Jean-Jacques Glassner



Ziqqurat d'Ur

"L'incapacité de se faire un nom ne signifie pas, cependant, le retour à l'anonymat puisque, désormais, le lieu où se déroule l'événement porte un nom, celui de Babel. A son propos, l'auteur se livre à un astucieux jeu de mots et de consonnes. Partant d'un principe amplement répandu dans tout l'Orient ancien et selon lequel le mot exprime l'essence de la chose qu'il désigne, il rapproche le nom de Babel non pas d'une racine *bbl* comme il serait attendu, mais au prix d'une modification de la consonne médiane, d'une racine *bll* qui signifie "mélanger, confondre". Il en déduit que Babel signifie "confusion". (p. 143-144)

"Poursuivons la lecture du passage de la *Genèse*. Les hommes construisent en briques et en mortier une ville et une tour "dont la tête soit dans les cieux". À l'évidence, ville et tour ne font qu'un, la première ne faisant que se distinguer par la présence de la seconde. Il est trois raisons, au moins, pour les situer en Mésopotamie et, plus précisément, à Babylone. Le matériau dont elles sont faites, la brique et le bitume, y est l'unique matériau de construction disponible. Le nom de la tour, *migdal*, dérivé de la racine *gd*, "grandir, devenir riche, important", est le correspondant exact de l'akkadien *ziqquratu*, d'une racine *zqr*, "construire en hauteur". Les *ziqqurat* sont des tours à étages que les Mésopotamiens érigent, à partir de la fin du 3^e millénaire, dans les principaux temples de leurs villes; elles ont pour fonction symbolique de maintenir ensemble les différents niveaux du cosmos dont elles constituent, en quelque sorte, le squelette. A propos de l'érection de la *ziqqurat* de Babylone, enfin, une inscription de Nabuchodonosor II use de l'expression "pour que sa tête atteigne les cieux" et dont le qualificatif biblique désignant la tour paraît être une quasi-traduction." (id. *ibid.* p. 141)

Bavel en hébreu dans la Bible pour Babylone



Balal en hébreu



La tablette d'Esagil, découverte dans le temple de Marduk, décrit le temple et sa ziqqurat.



Tablette de l'Esagil (face)



Tablette de l'Esagil (revers)

Et si vous voulez entendre la voix enchanteuse de J.-J. Glassner qui fait vivre Babylone, écoutez :

www.rtf.be/radio/podcast?tab=category&category=program...Q...

Brigitte Lion, Professeur à l'université Lille III

“*Hommage aux déchiffreurs de l'écriture cunéiforme*”. Telle était le thème confié à Brigitte Lion que j'étais auparavant allée écouter à l'Université de Lille III, où elle avait présentée cette histoire à rebondissements en compagnie de Cécile Michel, dans le cadre de la nouvelle exposition installée sur le campus. Son exposé brillant, vivant et clair, illustré de diapositives nous a donné une idée du travail de longue haleine fourni par plusieurs savants : Paul-Emile Botta, Julien Oppert, Fox Talbot, E. Hincks, H. C. Rawlinson, Henry Austen Layard.

Vous trouverez la liste des publications de ces savants dans le livre de Mogens Trolle Larsen *La conquête de l'Assyrie 1840-1860 Histoire d'une découverte archéologique*. Hachette, 2001.



Brigitte Lion



Bibliographie sélective des publications de Brigitte LION :

- avec Diana Stein, *L'archive de Pašši-Tilla fils de Pula-bali*, SCCNH 11, Bethesda, 2001.
 - avec Cécile Michel et Pierre Villard, Table ronde « Enfance et éducation dans le Proche-Orient ancien », *Ktèma* 22, 1997, p. 3-170.
 - avec Cécile Michel, *De la domestication au tabou : le cas des suidés dans le Proche-Orient ancien*, Travaux de la Maison René-Ginouvès 1, Paris, 2006.
 - avec Cécile Michel, *Les écritures cunéiformes et leur déchiffrement*, Travaux de la Maison René-Ginouvès 4, Paris, 2008.
 - avec Cécile Michel, *Histoires de déchiffrements, Les écritures du Proche-Orient à l'Égée* Paris, 2009.
 - avec Xavier Faivre et Cécile Michel, *Et il y eut un esprit dans l'Homme. Jean Bottéro et la Mésopotamie*, Travaux de la Maison René-Ginouvès 6, Paris, 2009.
 - avec Françoise Biquel-Chatonnet, Saba Farès et Cécile Michel, *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité*, Topoi Supplement 10, Lyon, 2009.
 - *L'histoire de l'alimentation dans l'Antiquité*. Bilan historiographique (Journée de printemps de la SOPHAU, 21 mai 2011). Dialogues d'histoire ancienne, Supplément 7, Besançon, 2012.
 - avec Philippe Abrahami, *The Nuzi Workshop at the 55th Rencontre Assyriologique Internationale* (July 2009, Paris), SCCNH 19, CDL Press, Bethesda, 2012.
 - avec Catherine Grandjean et Christophe Hugoniot, *Le banquet du monarque dans le monde antique*. Actes du colloque de Tours, 25-27 mars 2010, Tours et Rennes, 2013.
- Monographie :
- « *Les gouverneurs de Mari sous Zimrî-Lîm* », *Amurru 2. Mari, Ebla et les Hourrites*, dix ans de travaux. Paris, 2001, p. 141-209.

Champs de recherche de Brigitte LION :
Edition et étude des tablettes de Nuzi (Irak du nord, XIVe s av. J.-C.)
Histoire des femmes et genre
Histoire de la faune, de la flore et de l'alimentation.



Carte des sites où ont été trouvées des tablettes cunéiformes avec une indication de quantités.

(Publication en ligne :

http://cdli.ucla.edu/pubs/cdlb/2012/cdlb2012_001.html)

« Prophètes et prophétesses en Mésopotamie », dans A. Caiozzo et N. Ernout (éd.), *Femmes médiatrices et ambivalentes. Mythes et imaginaire*, Paris, p. 147-167.



Livret de la nouvelle exposition *Les écritures cunéiformes au Proche Orient ancien*, 2015.



Brigitte Lion et Cécile Michel (sous la direction de). *Histoire de déchiffrements. Les écritures du Proche-Orient à l'Égée*. Editions Errance, 2009. Coll. des Hespérides



Articles de vulgarisation écrits par Brigitte Lion, liés au thème de l'anniversaire :

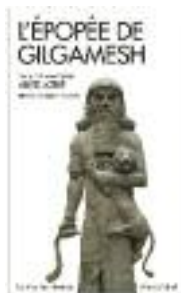
- “La quête de l'immortalité”. *L'Histoire* n°356 septembre 2010, p. 63-65.
- “Le déluge, un mythe universel”. *Les dossiers d'archéologie* n°204, juin 1995, p. 72-76.



La ville de Babylone



Abed Azrié est un compositeur français né à Alep (Syrie). Auteur d'une vingtaine d'albums, de plusieurs musiques de film et plusieurs livres dont une traduction de l'*Epopée de Gilgamesh*. Au fil des tournées en Europe, aux États-Unis ou au Mexique, sa musique rassemble un public enthousiaste, transporté aussi bien par la modernité de la composition que par l'universalité du message.



Le clou de la journée : un spectacle impressionnant. Ce texte, venu du fonds des âges, a pris vie dans cette salle de théâtre où étaient réunis les adhérents, les amis et les collégiens. Nous avons tous écouté, vibré, grâce à cette lecture sobre mais puissante. Nous avons partagé l'évocation de cette épopée fabuleuse venue jusqu'à nous grâce aux tablettes écrites en cunéiformes dans les langues sumérienne et akkadienne, ou traduites en hittite et hourrite.

L'épopée de Gilgamesh - Lecture à deux voix : **Abed Azrié et Florient Azoulay**

D'après les tablettes Suméro-babyloniennes (2000 ans avant J. C.) Traduction française : Abed Azrié
L'épopée de Gilgamesh est l'œuvre la plus célèbre en Mésopotamie antique, elle ne fut pas le produit d'un milieu particulier, d'une époque donnée, ni même d'un seul peuple. Issue de la mythologie sumérienne, elle s'épanouit pendant plus d'un millénaire en Babylonie comme en Assyrie et déborda sur tout le Proche-Orient.

L'épopée de Gilgamesh est d'abord l'histoire d'une amitié qui, née dans la rivalité, se forge dans les périls, s'exalte en de communs exploits et se dénoue douloureusement dans la mort. C'est aussi le thème de la démesure du héros qui, de victoire en victoire, ne sait pas à temps s'arrêter, et offense les dieux. A ce thème de l'orgueil sacrilège fait écho celui du châtement et de la mort : dans le cœur du survivant la peur de mourir va devenir l'intolérable angoisse de l'homme qui prend subitement conscience de la précarité de la vie. En vain cherchera-t-il désespérément le secret de l'immortalité : chacune de ses tentatives le plongera plus profondément dans le désespoir, jusqu'au jour où, revenu de sa longue errance, il retrouve enfin le calme et la sagesse.

Les anciens Mésopotamiens ont conçu un archétype du héros-sauveur pour tous les temps. Universel, il perdure à travers la civilisation gréco-romaine (Hercule, Achille, Ulysse, Alexandre le Grand...), les trois religions monothéistes ; puis il s'étend du Moyen Âge européen jusqu'à nos jours pour appartenir ainsi à l'humanité. Ce mythe mésopotamien, écrit il y a environ 5000 ans nous fait découvrir aujourd'hui une partie essentielle de notre civilisation parce qu'il garde en lui un témoignage lointain de notre humanité et continue à nous émouvoir et nous interpeller, ses thèmes gardent une « modernité » et une résonance intime avec l'homme « contemporain ».

Venue de l'aube de la civilisation, la geste de Gilgamesh traverse les siècles et nous parle toujours de la condition humaine et aussi de la quête de la connaissance et du pouvoir créateur de l'homme.

Après des millénaires, la représentation des artistes mésopotamiens, adoptée par tous les peuples qui se sont rués sur les empires de Babylone et d'Assur a pu s'épanouir sur les façades des églises d'Occident grâce aux courants d'échange entre l'Orient et l'Europe à l'aube du Moyen Âge.

Ce que le Moyen Âge a connu avec « La Chanson de Roland » et « Les Chansons de Geste », la Grèce avec « l'Odyssée », la Mésopotamie ancienne avait l'équivalent dans « l'Epopée de Gilgamesh ». Comme pour la France à la fin du 11^e siècle et de la Grèce du premier millénaire avant notre ère, les aventures merveilleuses d'un héros en qui conteurs et auditeurs retrouvaient un type de bravoure, et dont les prouesses auraient de quoi satisfaire les imaginations les plus riches.

Pour aller plus loin Abed Azrié nous recommande la consultation de ce dossier <http://www.sciencesetavenir.fr/grandsdebats/sciences/20150427.OBS8043/la-conference-d-axel-kahn-au-grand-debat-dieu-et-la-science-de-sciences-et-avenir.html>



Fig. 1 : Hiéroglyphes égyptiens sur papyrus



Fig. 2 : Écriture chinoise sur plastron de tortue



Fig. 3 : Sceau de la vallée de l'Indus, "écriture harappéenne"



Fig. 5 : tablette protoélamite Suse, 3000 av. J.-C.

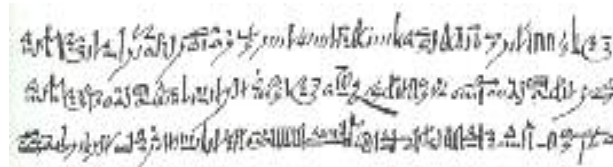


Fig.12. Hiératique officiel

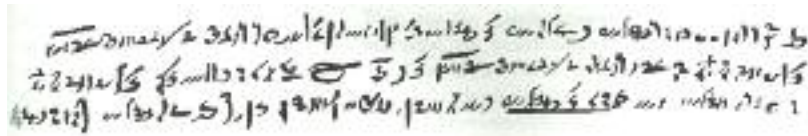


Fig. 13. Démotique littéraire

Les écritures hiéroglyphiques et les langues qu'elles véhiculaient

A l'origine de l'irrésistible fascination émanant des hiéroglyphes de l'Égypte pharaonique, leur figurativité, c'est-à-dire le fait que ce sont, en grande majorité, des images représentant des éléments réels ou imaginaires de l'univers pharaonique, souvent immédiatement identifiables, même pour un profane. (Fig. 1)

Cette propriété, elle le partage avec les six autres écritures ou foyers d'écriture les plus anciens.

- **L'écriture chinoise** était figurative à l'origine. Mais dès ses premières attestations connues (XIII^e siècle avant J.-C.), la stylisation tend à lui faire perdre cette caractéristique. Néanmoins, la figurativité originelle se perpétue en figurativité culturelle. (Fig. 2)

- **L'écriture de la Vallée de l'Indus** (XXIII^e-XVIII^e siècle avant J.-C.), dite "harappéenne", est extrêmement stylisée. Toutefois, autant qu'on en puisse juger, certains signes laissent encore identifier les realia - surtout des figures humaines - à partir desquels cette stylisation s'est opérée. (Fig. 3)

- Le foyer mésopotamien, dans sa phase archaïque (Uruk IV, vers 3300 avant J.-C.) montre des signes indiscutablement figuratifs : tête humaine, pied, etc. (Fig. 4) A partir d'Uruk III, les signes perdent leur figurativité : c'est l'écriture cunéiforme.

- **L'écriture proto-élamite**, attestée dans la plaine susienne vers 3100 avant J.-C., pourrait être considérée comme une écriture originale, même si elle montre çà et là l'influence de la Mésopotamie. Elle comporte des signes apparemment figuratifs ou d'origine figurative. (Fig. 5)

- Les hiéroglyphes dits **hittites** (Anatolie XIII^e siècle avant J.-C.) encodent une langue rattachée au Louvite. Elle comporte bon nombre de signes figuratifs. Cette écriture est essentiellement réservée aux monuments ou aux objets monumentaux. (Fig. 6)

le signe SAG  puis  désigne la tête

Fig. 4 : Evolution du signe de la tête en cunéiformes

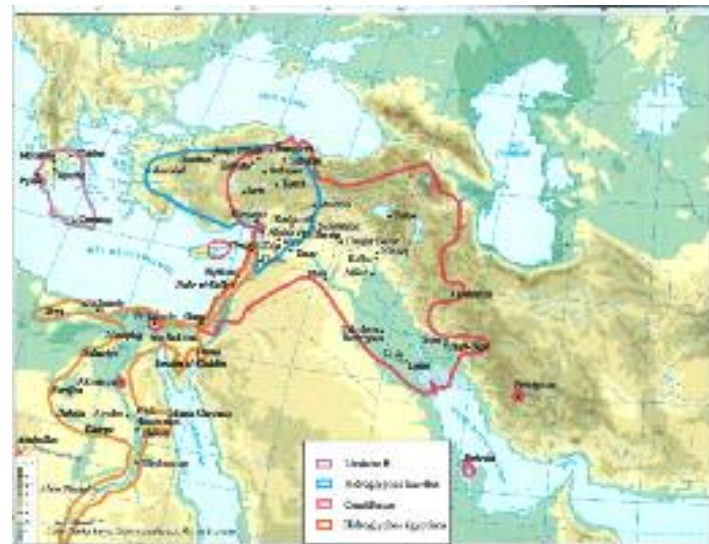


Fig. 6 : Hiéroglyphes hittites

L'utilisation des systèmes d'écritures dans le Proche-Orient et le monde égéen antiques. (carte extraite de B. Lion et C. Michel, dir. *Histoire de déchiffrements*, Errance, 2009, p. 33.)



Fig. 7: Hiéroglyphes crétois



Fig. 8. Tablette de Linéaire A



Fig. 9 : Ecriture linéaire B



Fig. 10 : Disque de Phaistos

- Dans le foyer crétois, deux écritures co-existent, **l'écriture hiéroglyphique crétoise** (début du Deuxième Millénaire avant J.-C.) (Fig. 7) et le linéaire A (Fig. 8). Elles ont une partie de leur répertoire en commun et elles comportent nombre de signes figuratifs. De même le linéaire B (XV^e siècle - XIII^e siècle avant J.-C.) (Fig. 9), écriture déchiffrée, inspirée par la précédente, mais encodant du «mycénien», état ancien du grec, comporte quelques signes figuratifs. Le disque de Phaistos demeure un cas à part.(Fig. 10)

- Beaucoup d'écritures du foyer méso-américain utilisent des signes figuratifs. Certaines sont très chichement attestées (Olmèque, Zapothèque, Nahuatl), mais remontent au moins au VIII^e siècle avant J.-C. La mieux connue, est **l'écriture maya** (au moins depuis le III^e siècle de notre ère jusqu'au XVII^e siècle) (Fig. 11).

L'écriture de l'Égypte ancienne, les hiéroglyphes, demeure figurative jusqu'au début du V^e siècle après J.-C. Lui co-existent des tachygraphies (hiératique (Fig. 12), démotique (Fig. 13), où le tracé des hiéroglyphes est plus cursif jusqu'à perte de la figurativité.

L'écriture de l'Égypte a inspiré trois écritures :

- **L'écriture hiéroglyphique de Byblos** (côte libanaise, II^{er} millénaire avant J.-C.), malgré un tracé négligé et une stylisation cursive, cette écriture paraît bel et bien figurative. (Fig. 14)

- L'écriture méroïtique cursive, la plus usuelle, en œuvre à partir du III^e siècle avant J.-C. dans le royaume de Méroé (actuel Soudan), utilise des signes empruntés au démotique. Cela posé, il existe une **écriture méroïtique hiéroglyphique**, utilisant des hiéroglyphes ou de groupes de hiéroglyphes égyptiens. Elle est attestée à partir du II^e siècle avant J.-C., essentiellement sur des monuments et des objets. (Fig. 15)

- **L'écriture proto-sinaïtique**. Cet alphabet purement consonantique emprunte beaucoup de ses lettres aux hiéroglyphes, mais en leur attribuant des valeurs spécifiques, fondées sur la première consonne du mot sémitique désignant leur référent. Il est à l'origine de nos écritures occidentales. (Fig. 16)



Fig. 11 : Hiéroglyphes mayas d'un calendrier gravé dans la pierre. VII^e s. Palenque, Mexique.



Fig. 16 : Inscription proto-sinaïtique. Serabit el-Khadim, Sinaï, XVIII^e s. av. J.-C.



Fig. 14 : Hiéroglyphes de Byblos

Fig. 15 : Stèle avec inscription en hiéroglyphes méroïtiques. 1^{ère} moitié du 1^{er} s. ap. J.-C. Khartoum Soudan. SMM31338

Louis-Jean Calvet, Sociolinguiste



Louis Jean Calvet

Illustrés par un diaporama, les propos de Louis Jean Calvet sur “**La situation linguistique dans le monde et la diversité des écritures**” ont permis au public de constater que ses idées reçues sont entièrement à revoir, qu’il faut changer de point de vue pour découvrir que les langues ne se répartissent pas seulement en fonction du nombre de leurs locuteurs...

Consultez donc son baromètre : <http://wikilf.culture.fr/barometre2012/> Ce baromètre donne le classement des 563 premières langues du monde (celles qui ont plus de 500 000 locuteurs), classement obtenu par le traitement statistique de onze facteurs.



Louis-Jean Calvet. **La Méditerranée**. Mer de nos langues. CNRS éditions, mars 2016.

Bibliographie sélective :

- Pour une écologie des langues du monde. Plon, 1999.
- Le marché aux langues; Essais de politologie linguistique sur la mondialisation. Plon, 2002.
- Essais de linguistique, Paris, Plon, 2004.
- L'Europe et les langues. Plon, 1993.
- Histoire de l'écriture, Plon 1996.
- Linguistique et colonialisme, petit traité de glottologie Payot, 1997. Réédition en 1979 (format de poche) et 1988, traductions en italien, espagnol, allemand, serbo-croate, galicien.
- La guerre des langues et les politiques linguistiques. Payot, 1987. Traductions en galicien, anglais, serbo-croate et portugais.
- Histoires de mots Payot, 1993. Traduction en espagnol.
- Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine. Payot, 1994.
- Les langues véhiculaires PUF, 1981, traduction en japonais.
- La Sociolinguistique. PUF, 1993, Que Sais-je ? Traduction en suédois
- L'argot, PUF, 1994.
- Il était une fois 7000 langues. Fayard, 2011.

Pour vous donner un avant goût des analyses de Louis-Jean Calvet, je cite ici le préambule de l'Annexe, à la fin de son nouveau livre : “Le poids des langues en Méditerranée”.

“La Méditerranée a toujours été un espace de communication, de conquêtes, d'échanges commerciaux, dont nous trouvons des traces très anciennes. Dès l'antiquité par exemple, les timbres apposés sur les culots des amphores, par lesquels les potiers signaient leurs productions, nous renseignent sur le commerce du vin et de l'huile, sur l'occupation de l'espace par les communications maritimes. Et, nous l'avons vu, les échanges commerciaux, tout comme les conquêtes militaires, ont été le vecteur d'expansions linguistiques : il y a toujours de la langue et des langues derrière les phénomènes sociaux ou des phénomènes sociaux derrière les langues.” (p. 303)

Les conclusions de Louis-Jean Calvet, dans cette annexe, m'intéressent : “Cette analyse du “poids des langues”, en dehors même de sa visée scientifique, se donne pour objectif d'être une aide à la décision en matière de politique linguistique. (...) Les échanges inégaux que l'analyse des flux de traductions met en évidence posent en effet, un problème touchant au développement de certains pays riverains. Mais l'enjeu de la traduction est plus vaste, elle concerne la circulation des savoirs et des œuvres, garantit le plurilinguisme et le respect de la diversité. Une politique de la traduction, menée bien sûr en concertation entre différents pays, ainsi qu'une politique diversifiée de l'enseignement des langues, constitueraient un facteur essentiel de communication avec les autres, de connaissance et de compréhension mutuelles, en même temps qu'une aide notable à l'éducation et au développement. Car si la circulation des marchandises et des capitaux est aujourd'hui assurée, trop peut-être, entre les pays riverains de la Méditerranée, il reste celle des femmes et des hommes et, avec eux, de leurs langues.” (p. 309)

locuteurs	riverains	officielle	Wikipedia	Nobel 1	Nobel 2
1.arabe	1. arabe	1. arabe	1. anglais	1.anglais	1.français
2. italien	2. italien	2. italien	2. français	2.français	2. italien
3.français	3. ture	2. ture	3. italien	3.espagnol	3.espagnol
4. ture	4.espagnol	2. grec	4. grec	4.italien	4.grec
5. espagnol	5. grec	2.anglais	5.espagnol	4. grec	5.ture
6. grec	6. catalan	6.espagnol	6. ture	4. ture	5. hébreu
7. catalan	7.français	7.catalan	7. catalan	7. arabe	5.arabe
8. hébreu	8.hébreu	6.français	8. hébreu	7. hébreu	8. anglais
9. maltais	9.maltais	6. hébreu	9. arabe	9. catalan	8. catalan
10.anglais	10.anglais	6. maltais	10.maltais	10.maltais	8. maltais

Tableau n°1 (extrait de *La Méditerranée, mer de nos langues*. CNRS éditions, 2016, p. 305-306)

Ci-dessous, les facteurs utilisés dans le tableau ci-contre pour classer les langues selon leur importance :

- nombre de locuteurs,
- nombre de locuteurs riverains,
- nombre de pays dans lesquels la langue a un statut officiel,
- nombre d'articles dans Wikipedia,
- nombre de prix Nobel de littérature
- nombre de prix Nobel de littérature “locaux”.

Si nous ne sommes pas en mesure de publier la journée entière, Michel Alessio nous a confié son texte que voici :

Chaque langue est une vision du monde

Vous imaginez qu'il n'est pas facile de prendre la parole après les éminentes personnalités qui enchantent notre après-midi de leur savoir, et de leur talent à communiquer ce savoir.

À l'incitation de Rina Viers, présidente non moins éminente de l'association *Alphabets*, je vous propose d'examiner la théorie selon laquelle chaque langue manifeste une vision du monde spécifique : l'idée que chaque langue analyse et organise la réalité extérieure d'une manière qui lui est propre, et impose en quelque sorte à ceux qui parlent cette langue une façon de voir et d'interpréter le monde : de véritables lunettes à travers lesquelles ils sont contraints de voir ce qu'ils voient (1).

Prenons d'emblée un exemple pour éclairer cette hypothèse. C'est l'exemple, classique, de la gamme des couleurs, qu'on trouve dans les ouvrages de linguistique générale (2). Il est bien connu que, d'une langue à l'autre, les noms de couleur ne peuvent pas toujours être mis en correspondance terme à terme. Le mot anglais *brown*, par exemple, n'a pas vraiment d'équivalent français : on le traduit par *brun*, bien sûr, mais aussi par *marron*, ou même *jaune*, selon la nuance exacte et le genre de substantif qu'il qualifie. *Brown hair*, ce sera *cheveux bruns*, mais pour *brown eyes*, on dira plutôt *yeux marrons*...

Mieux : en russe il n'y a pas d'équivalent du mot *bleu*, pas de mot qui couvre la totalité des emplois du mot bleu en français. Il y a deux mots –*golouboï* et *sinïï*– et chacun correspond à une couleur distincte. Comme il faut bien les traduire, on s'en sort en général en français en parlant de *bleu clair* dans un cas et de *bleu foncé* dans l'autre, mais c'est un peu trompeur, car cela peut laisser croire qu'il s'agit de deux nuances de la même couleur, alors que nous avons affaire à deux couleurs différentes en russe. Ce n'est pas le même mot qui dit le bleu du ciel et le bleu de la mer...

Il est donc permis de dire que les Russes, ou plus exactement ceux qui parlent russe, ne voient pas le monde comme nous francophones, puisque, dans le spectre des couleurs, leur langue en isole deux là où nous n'en voyons qu'une.

Autre exemple canonique : il faut bien convenir que ce n'est pas tout-à-fait la même chose de *traverser la rivière à la nage*, comme nous faisons, et de *nager à travers la rivière*, comme font les anglophones –*to swim across the river*. Bien sûr, vous me direz que ça revient au même, que les Anglais disent *la même chose* que nous autrement. Mais non, on ne dit pas la même chose autrement en passant d'une langue à l'autre : on dit autre chose (3). Et on dit autre chose parce qu'on voit autre chose. La langue, vision du monde...

Restons un peu dans la rivière, juste le temps de remarquer que l'anglais dispose d'une appellation unique, *river*, là où nous avons en français *rivière* et *fleuve*. C'est la distinction, pour nous banale, entre un cours d'eau qui se jette dans un autre cours d'eau, la « rivière », et un cours d'eau qui se jette directement dans la mer, le « fleuve ». Ne pas faire cette distinction, parce que la langue que vous parlez ne vous permet pas de la dire, et donc de la penser, c'est en effet, pour ceux qui font cette distinction, adopter un point de vue singulier sur l'univers physique dans lequel nous vivons. Et inversement...

Le premier à avoir clairement établi que la diversité des langues n'était pas une simple différence de sons, de signes sonores, mais une diversité de visions du monde, c'est Wilhelm von Humboldt, un homme des Lumières qui a vécu de 1767 à 1835. Jusque-là et depuis Aristote, on pensait : « Bien que l'écriture et la parole ne soient pas les mêmes pour tous les hommes, les sensations et les choses désignées par ces signes différents sont identiques » (4). Chaque langue s'y prend à sa manière pour désigner les hommes, leurs états d'âme et l'univers qui les entoure, mais ce que ces langues différentes expriment est universel. La relation entre le langage et la réalité était transparente. Les différences entre les langues étaient, pensait-on, de simples différences superficielles de signes et de sons.

Ce que Humboldt nous a apporté, c'est un renversement de cette perspective. Il nous dit qu'une langue n'est pas un instrument commode et neutre pour communiquer « de la pensée » qui lui préexisterait, mais qu'elle participe à *l'élaboration* de la pensée. Le monde, en quelque sorte, ne préexiste pas au langage, il n'existe qu'à partir du moment où le langage vient l'ordonner, l'organiser, l'objectiver. La pensée ne se sépare pas du langage. Et comme le langage, c'est chaque fois une langue particulière, plus il y a de langues, plus nous formons de la pensée, plus nous saturons le monde de sens, et plus il devient riche et intéressant. Autant nous avons de langues, autant nous avons de possibilités différentes de produire des œuvres artistiques et intellectuelles originales.

(1) Georges Mounin, *La linguistique du XXe siècle*, PUF, 1972, p. 92.

(2) John Lyons, *Linguistique générale*, Larousse, 1970, p. 46.

(3) Henri Meschonnic, *Éthique et poétique du traduire*, Verdier, 2007, p. 103.

(4) Octavio Paz, *Lecture et contemplation*, La Délirante, 1982, p. 26.

Chaque langue en effet ne peut dire qu'une petite partie de ce qui est dicible, chaque langue ne peut penser qu'une petite partie de ce qui est pensable. D'où la nécessité de les maintenir dans leur multiplicité, d'où le programme de travail que Humboldt s'est fixé, je le cite : « S'occuper de beaucoup de langues très variées, et même si possible de toutes » (5) ! Rien de moins ! En fait, c'est quelqu'un qui voulait embrasser la totalité du savoir humain : *omne rem scibilem*, toute chose connaissable, comme Pic de la Mirandole.

La pluralité des langues, dit-il, c'est le moyen de la culture des nations, « véhicule d'une riche multiplicité et d'une grande originalité des productions intellectuelles » (6).

Pour Humboldt, un monde qui n'aurait qu'une seule langue serait aussi un monde où règnerait une pensée unique, pauvre en productions de l'esprit et en productions artistiques. Un cauchemar, quoi, cette langue universelle qui ne permettrait « d'épuiser qu'une petite partie de la masse du pensable » (7).

Dans cet après-midi consacré à Babel et à la multiplicité des langues, permettez-moi de m'arrêter cinq minutes sur ce personnage extraordinaire qu'était Wilhelm von Humboldt. Je ferais bien de lui la figure tutélaire de notre rencontre.

A une époque où en Europe, et d'abord dans son pays, l'Allemagne, on ne s'intéressait qu'aux langues indo-européennes, il a compris qu'il fallait aussi aller voir ailleurs, pour répondre à son projet d'exploration infinie de l'humanité, et pour que celle-ci accomplisse sa vocation propre, c'est-à-dire créer toujours plus d'univers grâce au langage.

C'est ainsi qu'il publie plusieurs articles sur le basque, en précurseur, et qu'il se lance dans l'étude du chinois (nous avons de lui des *Lettres édifiantes et curieuses sur la langue chinoise*), du kavi (c'est une langue d'Indonésie), des langues dravidiennes, des langues baltiques et malayo-polynésiennes. Ce n'est pas tout : son frère, Alexandre, esprit aussi encyclopédique que lui, grand explorateur de l'Amérique du Sud, lui envoie des indications sur les langues amérindiennes, qu'il utilisera dans son « Essai sur les langues du nouveau continent ». Aucun domaine linguistique n'échappait à sa soif de connaissance, à sa *libido sciendi*.

Inutile de dire qu'il maîtrisait parfaitement le français et plusieurs langues anciennes. À Paris, où il a séjourné, il était d'ailleurs connu comme Guillaume de Humboldt, à la française. Pour l'anecdote, son *Journal parisien* (1797-99) contient entre autres un portrait de Bonaparte Premier Consul.

Du reste, les langues ne sont pas son seul domaine d'activité et de réflexion : il a écrit un *Essai sur les limites de l'action de l'État*, il a été ministre et ambassadeur (pour la Prusse), théoricien de l'éducation, et il est le créateur de l'université de Berlin, qui porte aujourd'hui son nom et celui de son frère.

Il a croisé aussi Chateaubriand. Écoutez ce que celui-ci dit de lui dans les *Mémoires d'Outre-tombe* : « M. Guillaume de Humboldt, frère de mon illustre ami le baron Alexandre, était à Berlin : je l'avais connu ministre à Rome ; suspect au gouvernement à cause de ses opinions, il menait une vie retirée ; pour tuer le temps, il apprenait toutes les langues et même tous les patois de la terre. Il retrouvait les peuples, habitants anciens d'un sol, par les dénominations géographiques du pays. Une de ses filles parlait indifféremment le grec ancien ou le grec moderne ; si l'on fût tombé sur un bon jour, on aurait pu deviser à table en sanscrit » (8).

Cela se passait en 1821. Ce n'est pas rien d'avoir sa place dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, mais quelle condescendance dans ce portrait ! Dans la bonne vieille tradition monolingue et rationaliste française, Chateaubriand ne pouvait pas se représenter qu'il puisse y avoir d'autre raison que de *tuer le temps* pour étudier toutes les langues du monde et ce qu'il nomme avec mépris « les patois » !

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Chateaubriand, qui a si bien parlé de « cet effrayant génie » qu'était Blaise Pascal, est pour le moins passé à côté du puissant génie qu'était son contemporain Humboldt : il ne voit en lui qu'un farfêlu parlant à table en sanscrit avec sa famille. Quoi de plus drôle, je vous demande un peu ? (9). Il ne lui est pas venu à l'idée que ce n'est quand même pas donné à tout le monde de parler sanscrit ou grec ancien à table... Allons ! Tournons cette page, même si c'est une page des *Mémoires d'Outre-tombe*.

Il y a une autre divinité dans mon panthéon, qui a étudié de près ces questions de visions du monde, et donc de catégories de pensée par rapport aux catégories de langue : c'est Émile Benveniste. Dans un chapitre fameux de ses *Problèmes de linguistique générale*, il montre magistralement que la forme linguistique, la langue que nous parlons, conditionne la réalisation de la pensée, la construction de nos points de vue sur le monde (10).

(5) Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues*, Seuil, Points Essais, 2000, p. 77.

(6) Ibidem, p. 75.

(7) Humboldt, *Discours à l'Académie*, cité par Jürgen Trabant, *Traditions de Humboldt*, Éd. de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 1999, p. 83.

(8) Cité par Jürgen Trabant, op. cit., p. 29.

(9) Trabant, p. 30.

(10) Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1, TEL, Gallimard, 1966, chap. VI, p. 64.

Il examine les catégories d'Aristote, c'est-à-dire l'inventaire des propriétés qui sont applicables à un être : ce qu'on peut affirmer d'un être donné.

[Aristote énumère les catégories de la substance, par exemple « homme ; cheval » ; - combien, par exemple « de trois coudées » ; - quel (quel est-il ?), par exemple « blanc ; instruit » ; - où, par exemple « au marché ; à l'école » ; - quand, par exemple « hier, l'an passé », etc.]

Je n'entre pas dans les détails. Aristote croit raisonner d'une manière absolue, mais, ce faisant, dit Benveniste, « il retrouve simplement certaines des catégories fondamentales de la langue dans laquelle il pense » (11), le grec.

[Et de montrer que la catégorie philosophique de la substance n'est autre que la classe linguistique des noms ; que les deux termes suivants, combien et quel, correspondent à des classes d'adjectifs que le grec associe étroitement ; que les catégories où et quand se rapportent tout simplement à des classifications qui trouvent leur unité dans la morphologie du grec, etc.]

Et de montrer que les différentes catégories qu'Aristote tient pour des propriétés a priori et universelles de l'être sont en fait des catégories de la langue grecque : substantifs, classes d'adjectifs, verbes actifs, verbes passifs, etc. Conclusion de Benveniste : « C'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser » (12).

Alors que spontanément nous croyons penser en-dehors de toute contrainte ou détermination, voilà à quel point notre pensée est tributaire de la langue dans laquelle elle a lieu.

Cette dépendance réciproque de la pensée et de la langue se manifeste partout. Pour l'hébreu, je trouve un commentaire intéressant dans un entretien que Delphine Horvilleur, femme rabbin, a donné à l'hebdomadaire *Le Point*, en février dernier (13). Elle dit : « Le mot "vie" n'existe pas au singulier en hébreu, tout comme le mot "visage" ». Elle en conclut que l'hébreu « met en évidence le caractère protéiforme de nos existences ». Nous n'avons pas un seul visage et une seule vie, mais des visages variés, des vies composites, multiples, hétérogènes. Et, un peu plus loin : il y a des choses que l'hébreu ne *pense* pas, car il ne « peut » littéralement pas les dire.

C'est le moment de dire cependant que ces corrélations entre langue et culture, si elles sont contraignantes, elles ne le sont pas de manière absolue et intemporelle. À preuve, le nom *Élobim*, un des noms de Dieu dans la Bible, est un nom pluriel, lui aussi. *Élobim*, littéralement, c'est « les dieux » (ça, c'est moi qui l'ajoute, Mme le rabbin n'en parle pas)... Cela n'a pas empêché les Hébreux de concevoir le monothéisme, le dieu unique et singulier, avec un nom pluriel...

Il n'y a donc pas de déterminisme linguistique absolu. Le langage reste un espace de liberté et de créativité, le lieu où l'humanité se réinvente sans cesse. Disons que la langue que nous parlons conditionne, *dans une large mesure et pour un temps donné*, certains choix d'interprétation, certaines façons de voir le monde. C'est pourquoi il est impératif de pouvoir comparer les langues, de maintenir leur diversité, de glorifier Babel.

Quelques autres exemples de différences de points de vue :

- En latin, on dit *Altitudo montis*, mais aussi *altitudo fluminis* : altitude d'une montagne et altitude d'un fleuve. En français, on se place du point de vue de l'observateur, et pour le fleuve on dit : la profondeur. Tandis que le latin considère l'objet observé (du pied de la montagne, du fond du fleuve, en regardant vers le haut). C'est la même posture qui amène en français à dire au présent *je t'écris une lettre*, et en latin *tibi scripsi litteras* (« je t'ai écrit une lettre ») : du point de vue de celui qui écrit, l'acte d'écrire est au présent (c'est le français) ; mais pour le destinataire, le moment de l'écriture est évidemment au passé (c'est le choix du latin).

- Signalons en passant les langues, comme le latin, qui ne connaissent que le tutoiement, celles, comme l'anglais, qui n'ont que le vouvoiement, ce qui revient peut-être au même, et le français, qui pratique les deux...

- Ou bien que la langue maternelle est la *langue paternelle* en latin *sermo patrius*, et la patrie, le pays des pères, l'est également en allemand *Vaterland*, mais c'est le pays des mères en anglais *motherland* ! Allez savoir pourquoi...

- Considérons aussi l'effet que produit une langue où les noms et adjectifs n'ont pas de marque de genre, masculin-féminin, comme en français. Prenons le roman anglais que j'ai entre les mains (Wilkie Collins, *The woman in white*). Page 23, un personnage dit : « I have a friend in London who will be glad to receive me » : *J'ai* -comment traduire ?- *un ami ou une amie* qui sera *heureux -ou heureuse ?- de me recevoir*. Je me demande comment le traducteur peut faire. À ce stade de son travail, rien ne lui permet de choisir un genre plutôt que l'autre. C'est affreux, parce qu'il faut bien choisir, en français. Il faut attendre la page 99 pour apprendre que le ou la *friend* en question est une femme. Il peut donc revenir à la page 23

(11) Ibidem, p. 66.

(12) Ibidem, p. 70.

(13) *Le Point* n° 2265, 4 février 2016, p. 119.

pour mettre rétrospectivement *ami-e, heureu-se*, au féminin ; le français ne permet pas l'ambiguïté, il doit choisir. Mais alors une part du mystère est dissipée. Car il s'agit d'un roman de détective, et il importe à l'atmosphère d'incertitude et de suspense qu'on ne sache pas dès le départ quel est le sexe de l'ami(e) en question... Le français, dans sa précision, ne permet pas l'incertitude...

C'est ce qui fera dire à Roland Barthes que la langue est *fasciste*, dans la mesure où elle *oblige à dire* (14) : « *je suis obligé de toujours choisir entre le masculin et le féminin* » (15).

- Dans la langue indigène de ce pays, l'occitan, le niçois, la langue d'oc, pour désigner « les grains » on distingue ce qui est végétal de ce qui ne l'est pas : *gran* ou *grum* selon les cas ; on dira « *gran* de blad », grain de blé, mais « *grum* de sau », grain de sel. Bref, encore une fois, l'occitan analyse la réalité d'une manière qui lui est spécifique.

- Même attitude classificatrice, partagée avec l'espagnol, pour les différents types de bois, selon l'angle sous lequel on les considère : *lenba/leña* (bois à brûler), *fusta/madera* (bois de construction), *bòsc/bosque* (forêt).

- Le Finistère, c'est le bout de la terre, le bout du monde. Mais en breton, le Finistère c'est *Penn ar Bed*, et ça signifie le *début* de la terre, le commencement.

- Pour finir, un coup d'œil sur le palikur ; c'est une langue amérindienne de Guyane. Je ne sais pas si Humboldt en a eu connaissance... Voyez comment le palikur organise linguistiquement l'univers de la forêt amazonienne : les noms d'animaux, quand ils sont gros, inutiles, nuisibles ou dangereux, sont tous au masculin, qu'il s'agisse de mâles ou de femelles. Quand ils sont petits, inoffensifs, utiles et plutôt sympathiques, même si ce sont des mâles, ils sont au féminin...

Tout ça pour dire que les besoins de l'esprit excèdent toujours les possibilités d'une langue, quelle qu'elle soit. « En conséquence, aucune n'est de trop pour ouvrir de nouvelles perspectives à la pensée, frayer de nouvelles voies » (16), au savoir, à l'imagination.

Vous aurez compris que, pour moi, on peut donc parler de la fécondité de Babel, de la bénédiction de Babel. Mais là, j'anticipe sur la table ronde, qui va justement aborder la question « Babel, malédiction ou bénédiction ? ».

Michel Alessio

(14) Roland Barthes, *Leçon*, Points Seuil, 1978, p. 14.

(15) Mais il écrit aussi ailleurs (in *Sollers écrivain*) : « L'écrivain [...] est celui qui ne laisse pas les obligations de sa langue parler pour lui, qui connaît et ressent les manques de son idiome et imagine utopiquement une langue totale où rien n'est obligatoire ».

(16) Marc Crépon, *Les géographies de l'esprit*, chap. 9, « La diversité des langues selon Wilhelm von Humboldt », Payot, 1996, p. 326.

Quand j'écoutais Michel Alessio parler je repensais à ce qu'a écrit Jean-Jacques Glassner dans son livre : *La Tour de Babylone. Que reste-t-il de la Mésopotamie ? L'avenir du Passé*, Seuil, 2003 : « L'effort consenti montre que l'on est en présence de l'une des plus grandes aventures intellectuelles de l'humanité. La sémiologie et la linguistique sont convoquées. Elle conduit l'homme à une réflexion renouvelée sur son environnement, le cosmos, la nature et la société. Elle le conduit aussi à une réflexion sur les mots de la langue, le recours au phonétisme en est la preuve qui signale une amorce d'étude phonologique et morphologique. On se met à penser les mots en les écrivant ; Le bilinguisme, voire le plurilinguisme, si caractéristique de la Mésopotamie, doit jouer, à ce stade, un rôle important. Il est bien connu, en effet, qu'un contexte multilingue favorise la prise de conscience, par l'homme, de la phonologie, de la morphologie et de la structure de sa propre langue. » (p. 187) C'est précisément ce que démontre aussi Henri Adamczewski dans son livre *Le français déchiffré, clé du langage et des langues*. Armand Colin, 1991.

Lire aussi : Nicolas Tournadre *Le prisme des langues*. L'Asiathèque, 2014.

Et toujours de J. J. Glassner « La conception même de l'écriture montre qu'elle consiste dans un gain de connaissance, l'élaboration des signes nécessitant tout un travail de motivation. On aboutit à une meilleure connaissance du réel, de la nature et de la culture. **D'un mot, elle transforme le rapport de l'homme au monde.** » (p. 189)

Pour compléter l'intervention de Michel Alessio, j'ajouterais, en tant que traductrice, quelques recommandations de lectures. Dans *Le Monde des Livres* du Vendredi 16 octobre 2015 : un dossier consacré à la traduction. Florence Noiville parle d'André Markowicz, fameux traducteur des classiques russes sous le titre « Traduire c'est partager ». Il vient de publier « Partages », recueil de chroniques parues sur Facebook.

Nicolas Weill fait l'éloge du livre d'Emily Apter dont Hélène Quiniou a traduit l'ouvrage *Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée*. Fayard, « Ouvertures », 2015. Voici le passage qui a retenu mon attention, à présent que *Les Cahiers noirs* de Heidegger ont été publiés : « L'histoire que reconstitue Emily Apter, commence donc avec celle des opposants intellectuels au nazisme qui s'efforcent, dans leur exil, de reconstruire un humanisme occidental sous forme de bouteille à la mer. Alors que l'Europe des années 1930 s'enfonce dans le culte de l'autochtonie et de l'origine, la traductibilité et la perméabilité des cultures du Vieux Continent sont célébrées à Istanbul par le majestueux voyage autour de la notion de « réalisme » qu'est *Mimésis* (1946; Gallimard, 1968), du critique allemand Erich Auerbach (1892-1957). Un itinéraire qui va de Pétrone à Virginia Woolf en passant par Flaubert, Dante, Cervantès, Luther, et autres, et confère à la traduction son statut de « zone de conflit » dès lors qu'elle sert à défier un Etat-nation radicalisé à l'extrême par le fascisme. »

Les gloses des lettres d'el-Amarna : hébreu ou cananéen ?

Il y a de nombreuses années, j'ai suivi les cours de Jacques FREU, à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice. Il nous lisait les lettres écrites en caractères cunéiformes, en langue babylonienne, dérivée de l'akkadien, écrites par des rois ou des gouverneurs du Levant, adressées aux pharaons égyptiens. Elles ont été retrouvées au XIX^e siècle dans un champ labouré par une paysanne. Ce site est identifié aux archives diplomatiques de la ville Akhetaton, aujourd'hui El-Amarna.

Récemment, j'ai fait l'acquisition du volume de ces lettres traduites en hébreu par Tsipora Kohavi-Rainey. Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant dans le livre de Louis-Jean Calvet *La Méditerranée. Mer de nos langues*, paru en mars 2016, à la page 64, que les gloses, c'est-à-dire environ 80 mots, mis entre parenthèses par les scribes cananéens dans leur langue, pour préciser le sens qui leur semblait présenter une difficulté d'interprétation, étaient rédigées en hébreu...Voici ce que j'ai lu : "Nous l'avons vu au chapitre premier, il est difficile, voir impossible de faire l'histoire d'une langue avant l'apparition de l'écriture. Or celle de l'hébreu est intimement liée à des textes. Nous disposons en fait de deux types de sources, le texte hébraïque de l'Ancien Testament d'une part et d'autre part différentes inscriptions au premier rang desquelles les "lettres d'Amarna. On a découvert en 1887 à Tell-Amarna, en Egypte, 379 tablettes d'argile en écriture cunéiforme qui constituent une correspondance diplomatique s'étalant du règne d'Amenhotep III jusqu'à celui d'Akhenaton, pendant une bonne cinquantaine d'année du XIV^e siècle avant J.-C. Elles sont rédigées en akkadien, qui était à l'époque la langue véhiculaire de la diplomatie, mais d'une part les scribes y font des "fautes", ce que nous pourrions appeler des "canaanimes" pour les tablettes qui viennent de la région de Canaan, et d'autre part, ils ajoutent parfois la traduction dans leur langue des termes akkadiens qu'ils utilisent. Certains considèrent qu'il peut s'agir d'un **proto-hébreu, ou d'un hébreu prébiblique***, mais la langue des rédacteurs de ces lettres présente une caractéristique grammaticale que ne partage pas l'hébreu : comme l'arabe plus tard, elle a une déclinaison à trois cas (finale en *-u* pour le nominatif, en *-a* pour l'accusatif et en *-i* pour le génitif). Quoiqu'il en soit, on distingue généralement dans l'histoire de l'hébreu différentes phases, l'hébreu ancien ou proto-hébreu, l'hébreu biblique, l'hébreu mishnique, l'hébreu médiéval et l'hébreu moderne. **L'hébreu ancien est donc celui qui apparaîtrait dans certaines lettres d'Amarna***." (p. 63-64)

* mis en gras par moi

Pourtant Mireille Hadas-Lebel, citée de manière claire dans une note de bas de page, écrit avec beaucoup plus de précautions, dans le chapitre intitulé *La langue de Canaan. Les tablettes de Tell el-Amarna* : "La source la plus importante sur la langue en usage dans cette région avant que s'y manifestent les Hébreux est constituée par un ensemble de tablettes d'argile (379) gravées de signes cunéiformes découvertes en 1887 à Tell el-Amarna en Egypte, sur le site de ce qui fut la capitale d'Akhénaton au - XIV^e siècle. Il s'agit d'une correspondance adressée au pharaon (Aménophis III puis Aménophis IV) ou plus rarement à un haut dignitaire de la cour par des rois d'Orient et des princes vassaux parmi lesquels des princes cananéens. (...) **elle ressemble tant à l'hébreu qu'elle est souvent considérée comme de l'hébreu prébiblique***." (*L'hébreu 3000 ans d'histoire*. Albin Michel, 1992 "Présences du judaïsme" p. 14-15)



Lettre d'Abdi-Heba, roi de Jérusalem envoyée au pharaon Akhenaton. El-Amarna XIV^e s. av. J.-C. Elle mentionne Urusalem (Jerusalem)
Musée de Berlin.



Copie de la lettre envoyée par le pharaon Aménophis III (1403-1365). Message pour Milkilu, "maire" de la ville de Guezer, en Canaan. (Musées royaux d'art et d'histoire Bruxelles)

Pour en avoir le cœur net, j'ai fini par interroger **André Lemaire** et voici sa réponse :

"L'auteur du chapitre "L'hébreu, une langue à éclipses", n'est pas un spécialiste.

Dire que les gloses des lettres d'El-Amarna sont écrites en hébreu ancien, c'est évidemment **faux**. Les gloses reflètent quelque peu la langue parlée en Canaan. Elles révèlent un tout petit peu de la langue cananéenne contemporaine qui n'est pas encore de l'hébreu (XIV^e siècle avant notre ère !), en particulier l'absence de l'article...

Par ailleurs, sa conception des origines d'Israël est reprise directement des traditions patriarcales sans analyse de critique historique. Enfin sa présentation des différentes phases de l'hébreu ne correspond pas à ce que l'on essaie de préciser: l'hébreu ancien n'a jamais désigné l'hébreu qui apparaîtrait dans les lettres d'El-Amarna tandis qu'on s'efforce de distinguer dans les phases de l'hébreu biblique, l'hébreu biblique classique (avant l'Exil) et l'hébreu biblique tardif (après l'Exil)..."

Vous avez dit “hiéroglyphe” ?

Nous avons appris par la revue *Qantara* n° 96 de l'été 2015 qu'un premier traducteur automatique d'égyptien ancien était lancé en ligne : <http://vega-vocabulaire-egyptien-ancien.fr>

A destination des professionnels, dans un premier temps, cet outil a été développé par des chercheurs de l'Université Paul-Valéry Montpellier. Pour plus de renseignements :

<http://vega-vocabulaire-egyptien-ancien.fr/wp-content/uploads/2015/06/ddp-VEGA-web-20150619.pdf>

Nous avons adoré parcourir le fascicule *Le Monde* Hors-série. Jeux de mots. **La langue française en fête** rédigé par Pascale Cheminée, en avril 2013. A la page 55, sous la rubrique “Elisions suspectes” vous pourriez essayer de répondre à la question et par la même occasion déchiffrer le nom du pharaon qui se cache dans le cartouche ci-contre.



Elisions suspectes

1. L'élision notée par l'apostrophe après le I de l'article défini pose quelques difficultés. La règle est qu'il y a élision en cas d'aspiration. Faites-vous au non l'élision devant les mots suivants ?



Dans un petit livre ancien, mais tellement vivant, de Dimitri Sorokine, vous pouvez lire la biographie de Jean-François Champollion en 154 pages. Dans le chapitre intitulé “Etudes et obsession”, l'auteur met en scène l'angoisse et le bonheur de notre génie qui a cru, un moment, avoir été devancé par un certain Alexandre Lenoir dans la publication des secrets des hiéroglyphes : “Sans prendre congé de son camarade, Champollion court jusqu'au librairie, acheta la brochure du professeur Lenoir et se remit à courir. Il fut bientôt chez lui, se jeta haletant sur son lit et ouvrit le livre d'une main tremblante. A mesure qu'il tournait les pages, ses traits se déridaient; ce qu'il savait déjà de la question lui permit de comprendre aussitôt que la “nouvelle explication des hiéroglyphes” n'était qu'un stupide fatras d'assertions hautement fantaisistes, présentées sous forme d'une thèse érudite.

La poitrine du jeune homme se dilata, des larmes jaillirent de ses yeux et tout à coup, il se mit à rire d'un rire nerveux, hystérique, d'un rire sonore et intarissable, qu'on entendit à tous les étages. La logeuse, affolée, monta les escaliers en courant et fit irruption dans la pièce. Elle vit son locataire étendu sur le lit, le corps secoué d'étranges convulsions et d'éclats de rire, plus bizarres encore.

- Dites, monsieur Champollion, seriez-vous malade ou ...fou, par hasard ? demanda-t-elle d'une voix craintive.

Jean-François se souleva sur un coude et lui répondit avec sérieux :

- Madame, je suis malade et fou de hiéroglyphes ! Puis il se remit à rire de plus belle, tandis que des larmes lui sillonnaient les joues. Médusée, la logeuse hocha la tête et ressortit sur la pointe des pieds.

- Qu'est-ce qu'il a, ce jeune homme ? lui demanda son fils, lorsqu'elle eut réintégré sa loge.

- Il est malade... Une maladie assez bizarre, d'ailleurs. Ça fait rire et pleurer à la fois, tandis que le corps est agité de convulsions.

- Mais qu'est-ce qu'il a au juste ?

- Il dit qu'il a des hiéroglyphes. Ce doit être un mot scientifique. C'est peut-être une sorte de fièvre orientale.

- J'espère que ce n'est pas contagieux. L'autre jour, je l'ai vu avec un Arabe. Il a de ces fréquentations...” (p. 39-40)

hiéroglyphe

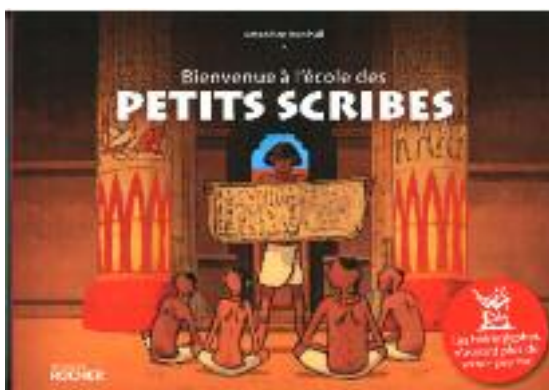


Dimitri Sorokine. **Champollion et les secrets de l'Égypte**. Fernand Nathan, 1967.

Il existe un logiciel d'édition de textes hiéroglyphiques libre de droits.

<http://jsesh.qenherkhopeshef.org/fr/node/819>

Magnifiques signes créés par Serge Rosmorduc, utilisés dans l'ouvrage destiné à la jeunesse, présenté en bas à gauche.



Amandine Marshall. **Bienvenue à l'école des petits scribes**. Editions du Rocher, 2016.

Un cahier de travail très bien mis en page avec des illustrations de belle qualité. Les explications grammaticales sont à la portée des jeunes. Mais où sont les légendes des inscriptions, surtout quand elles sont entières et qu'elles portent même le n° d'inventaire du musée ?



Dans *Histoire antique et médiévale* n° 84 mars/avril 2016, le dossier **Enseignement et éducation en Égypte ancienne** a été rédigé par l'auteur de cet album, Amandine Marshall.

Des souvenirs marquants 1991-2016

ALPHABETS Stand A51

ALPHABETS
La naissance des alphabets en Méditerranée.
 Exposition didactique présentée par Rina VIERS
 Professeur agrégé d'hébreu
 Lycée du Parc Impérial à Nice
 5, boulevard Édouard VII
 06000 NICE - FRANCE
 Tél. : (33) 93 53 63 13

Télécopie : (33) 93 88 02 45

■ **Responsable(s) présent(s) au Salon :**
 Rina VIERS


■ **Activités sur le stand :**
 — projection de diapositives sur la naissance des alphabets ;
 — présentation d'abécédaires.

■ **Nouveauté 1991 :**
 Film d'animation sur l'évolution de la lettre A à l'aide du logiciel Macromind Director de P. Ingenierie.



VIVANTES DES CULTURES ET DU LIVRE EN VERSION ORIGINALE

EXPO LANGUES



7-11 FÉVRIER 91
 PARIS · PORTE DE VERSAILLES

9 - SALON DES LANGUES



Nous avons obtenu gratuitement 22 m² pour présenter l'exposition et recruté 50 adhérents en huit jours...et pourtant c'était la guerre du golfe!

Vingt cinq ans ont passé mais il est difficile d'assurer la relève! Et voilà les souhaits de Michel Alessio : "Cette belle journée d'anniversaire restera dans nos mémoires comme un accomplissement. Rendez-vous pour les 50 ans d'Alphabets !"

Je voudrais remercier tous les adhérents et amis, ainsi que les intervenants qui ont contribué à la réussite de cet anniversaire en m'aidant, soit à faire de la publicité, soit en me prêtant de l'argent en attendant le versement des subventions sur notre compte, soit en présentant d'une manière brillante le meilleur de leurs connaissances : Jean-Pierre Baux, Georges Bodereau, Gisèle Doss, Marielle Bonjour, Doris Gravel, Yaële Lerner, Claude Lidvac, Jean-Marc Lerouge, Théo Truschel, Jacqueline Dicharry, Jean-Jacques Glassner, Pascal Vernus, Michel Alessio, Louis-Jean Calvet, Brigitte Lion, Abed Azrié et Florient Azoulay.

Un grand merci au directeur du Forum Jorge François, Martin Pourbaix qui, avec patience et dévouement, nous a accueillis et veillé à la technique de manière efficace. Je suis particulièrement reconnaissante envers Magali Fighiera qui a tenu le stand des publications pour la Librairie Quartier Latin et l'association Alphabets. Enfin, je remercie Mme Astrid Babadjamian, rédactrice en chef de la revue *Histoire antique et médiévale* pour la page magnifique qu'elle a fait paraître afin d'annoncer cet événement.

Rina Viers



Depuis 1991, le logo s'est beaucoup amélioré...

Pour fêter son 25^e anniversaire l'Association Alphabets présente

Samedi 19 mars 2016
La Tour de Babel
 et la multiplicité des langues

Programme 14h - 18h
 11.02.2016 14h30-16h30 : CMPT
 La Tour de Babel dans les écrits anciens et dans le MOA
 H. LEB, Prof. Univ. Lille II
 Rencontre avec des écrivains de l'étranger en français
 D. VERON, Égyptologue, EFHE
 Les écrivains de l'étranger plurilingues et les langues qu'ils maîtrisent
 A. J. VAN DE PUT, écrivain qui se dit écrivain bilingue dans le monde et le dit dans son roman
 M. A. SOROKA, linguiste
 Chaque langue pour elle-même sans autre raison que sa beauté

Table Ronde
La multiplicité des langues, réalité ou invention ?
 14h30 - 16h30
 Inscription obligatoire : www.alphabets.org

Forum Jorge François
 9, rue Croixdela
 06000 NICE
 http://www.alphabets.org



En soirée
 19h30 - 20h30
Lecture à deux voix
L'épopée de Gilgamesh
 Traduction : Michel Alessio et Florient Azoulay
 19h30 - 20h30 - 19 rue - 3
 Inscription obligatoire : www.alphabets.org



Logo of the Association Alphabets at the bottom.

Le Soleil, la Lune et les étoiles, signes d'écriture en Mésopotamie et en Égypte

DOSSIER COMPLÉMENTAIRE

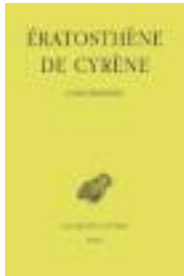
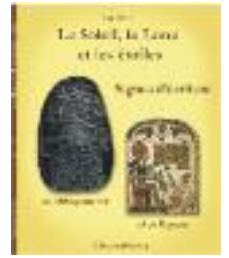
contenant des compléments d'information qui ne figurent pas dans le livre faute de place...

- "Les astres immortels. Gardiens d'un ordre immuable." de Julia WANG dans *Dossiers d'archéologie* n°372

Novembre/Décembre 2015. Exposition au Louvre : Les Mythes fondateurs. p. 14-19.

- Bakhouché, B. Moreau, A. Turpin, J.-C. dir. *Les astres*, actes du colloque international de Montpellier, 23-25 mars 1995, Montpellier, université Paul Valéry. Publications de la recherche, 1996.

- Pàmias I Massana, J., Zucker, A. *Introduction à Ératosthène de Cyrène. Catastérismes*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.



Ératosthène de Cyrène *Catastérismes*

Édition critique par Jordi Pàmias I Massana, traduction par Arnaud Zucker. Introduction et notes par Jordi Pàmias I Massana et Arnaud Zucker.

a reçu le Prix Raymond Weil 2014 décerné par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France en 2014

Les *Catastérismes* constituent un des plus célèbres ouvrages antiques sur le ciel. Son auteur est un savant encyclopédiste alexandrin (III^e siècle avant J.-C.), dont l'œuvre embrasse tous les domaines de la culture, mais dont le seul ouvrage conservé est ce texte, qui porte sur les constellations. Cet ouvrage sur le ciel antique, qui est une version abrégée d'un traité original plus étendu, a un statut tout à fait particulier, car il est considéré à la fois comme un ouvrage de mythologie, et comme une œuvre d'astronomie. Il propose en effet pour toutes les constellations anciennes, le premier manuel complet des récits mythologiques à l'origine de la présence au ciel des héros ou des objets qui s'y trouvent. Il propose également le premier catalogue d'étoiles connu, en situant les étoiles sur les figures célestes. Enfin il décrit la posture et les attributs des figures constellaires et permet ainsi de se représenter parfois assez précisément les images qui accompagnaient vraisemblablement l'édition originale du texte. L'ouvrage décrit toutes les constellations visibles dans l'hémisphère nord (42 principales et une demi-douzaine de constellations secondaires), ainsi que les planètes, donnant la première liste des constellations classiques sous une forme, une origine et un dessin canoniques. Ératosthène a posé ainsi les fondements de la nomenclature et de la distribution des constellations qu'on utilise encore, presque inchangée, aujourd'hui, en décrivant le contexte imaginaire et visuel de sa genèse.

Ératosthène, qui fut directeur de la bibliothèque d'Alexandrie et a eu à sa disposition pour ses recherches environ 500 000 ouvrages, est connu pour son calcul très fin de la circonférence de la terre, et l'invention d'un procédé de calcul des nombres premiers (le crible d'Ératosthène). Son ouvrage est pionnier, dans son approche culturelle comme dans ses résultats. La masse de documents utilisée pour la composition de son œuvre et les combinaisons de sources variées par leur nature et leurs perspectives ont nécessité un traitement de l'information complexe et une synthèse culturelle délicate, comparables au défi que constitue de nos jours la construction d'un savoir et d'une culture conditionnée par « la toile ».

Le livre apporte ainsi, dans le catalogue de la « Collection des universités de France », un document scientifiquement établi d'une richesse considérable pour la connaissance à la fois de la mythologie grecque, de la culture alexandrine et de l'histoire de l'astronomie.

Édition Première édition

N° vol. dans la collection 497

Langues : français, grec ancien

Éditeur Les Belles Lettres

Support Livre broché

Nb de pages CXXII - 684 p. Index . Bibliographie .

En 2016, il y aura un autre livre : *Encyclopédie du Ciel*, chez Bernard Laffont, sans doute en automne.

Arnaud Zucker, professeur de littérature grecque à l'université de Nice et directeur adjoint du CEPAM (UMR 7264). Spécialiste de la biologie et l'astronomie antiques, et de la tradition encyclopédique. Son travail porte surtout sur l'étude des différentes formes de la diffusion des savoirs de l'Antiquité au Moyen Âge; et sur l'évaluation anthropologique et philologique des textes techniques et scientifiques. Il a, entre autres, publié des traductions (Élien, La personnalité des Animaux, Belles Lettres, 2001-2002 ; Physiologos, J. Millon, 2005), des ouvrages critiques (Aristote et les classifications animales. Louvain : éditions Peeters, 2005), et déjà un travail en collaboration sur Ératosthène (Eratosthène, Le Ciel. Mythe et histoire des constellations, Nil, 1998). <http://www.physiologos.org/>

Jordi Pàmias I Massana, professeur à la Universitat Autònoma de Barcelona responsable scientifique du projet « Los mitos en Grecia: edición y comentario de los mitógrafos antiguos ». Membre du conseil scientifique du réseau international Polymnia (Réseau de recherche sur les mythographes anciens et modernes) et membre du comité de rédaction de la Fundació Bernat Metge (Barcelona). Il a publié des éditions critiques et commentées d'Eratosthène de Cyrène (*Catasterismes*, Fundació Bernat Metge, 2004 et *Sternsagen*, avec Klaus Geus, Oberhaid 2007) et de Phérécyde d' Athènes (*Histories*, Fundació Bernat Metge, 2008). Il travaille actuellement sur l'édition des fragments du mythographe Acousilaos d'Argos.

Le texte des *Catastérismes*, texte fondateur pour la genèse de notre ciel animé et toujours antique, est connu sous deux versions convergentes mais distinctes, qui sont généralement fondues, malgré l'intérêt culturel et historique que présente leur confrontation. Cette publication est la première édition complète du texte grec accompagné d'une traduction française et de notes très abondantes qui constituent un commentaire fondamental du texte. Elle est le fruit d'une collaboration qui permet de ne négliger aucun des aspects (philologique, historique, littéraire, scientifique) de l'œuvre. L'édition s'appuie sur le travail révisé de J. Pàmias, auteur d'une édition scientifique du texte en catalan, qui constitue l'édition de référence incontestable pour cet ouvrage. Le commentaire éclaire à la fois les données mythologiques et culturelles, et les données astronomiques, identifiant la quasi-totalité des étoiles mentionnées (753), en s'appuyant sur la longue tradition conduisant jusqu'au catalogue de Ptolémée.

Astrologie et Astronomie



Hygin L'Astronomie Texte établi et traduit par A. Le Boeuffle.

Le manuel d'initiation à l'astronomie, mêlant connaissances physiques et légendes stellaires, fut un genre abondamment développé dans l'Antiquité. Ce traité en est sans doute un des meilleurs témoignages : on y trouve tout à la fois l'histoire de Callisto métamorphosée en Grande Ourse ou de Ganymède devenu le Verseau, que les théories, aussi pointues que fascinantes, de la musique des sphères. Si ce traité connu, d'Ovide à Boccace, une étonnante fortune, son auteur lui, est tombé dans l'oubli, si bien qu'on attribue, mais sans grande certitude, le texte à Hygin, le bibliothécaire d'Auguste et ami d'Ovide.

Cette édition fait le point des connaissances et des hypothèses sur l'auteur du *De Astronomia* et analyse, de manière très détaillée, les différentes influences, philosophiques, littéraires ou mathématiques, sensibles dans ce texte. Des pistes de lecture sont aussi suggérées. La tradition manuscrite, des plus complexes pour ce texte dont nous avons plus de 70 manuscrits, est relatée de manière synthétique et illustrée par un stemma. Des notes viennent éclairer les allusions mythologiques, et complètent le texte. L'ouvrage est en outre enrichi par de nombreux index, par des figures et une carte de la voûte céleste.

- Aurélie Damet "Dans le sillage de Babylone. L'astrologie dans la Grèce antique" dans *Le Monde/National Geographic Histoire et civilisation* n° 9, septembre 2015, p.56-67

"Les origines mésopotamiennes d'une partie des constellations déjà repérées par Eudoxe ne laissent aucun doute : au moins douze d'entre elles sont empruntées au "chemin de la Lune" chaldéen, devenu zodiaque. Des modifications s'opèrent au passage entre les deux civilisations. Le Géant devient le Porteur d'eau, soit le Verseau, assimilé au héros grec Ganymède; L'Homme loué devient le Bélier. Pabilsag, le dieu-centaure bandant son arc, devient le Sagittaire. Enfin, c'est au Poisson-Chèvre mésopotamien que l'on doit la constellation du Capricorne."

Bibliographie :

W. Knappich *Histoire de l'astrologie*, Le Félin, 1986.

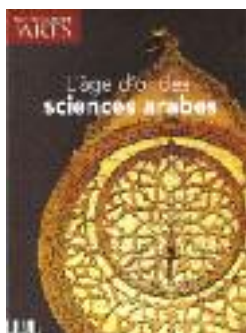
A. Bouché-Leclercq *L'astrologie grecque*, Scientia Verlag, 1979.

G. Aujac *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe : connaissance et représentation du monde habité*, CTHS, 1993.

Roshdi Rashed "Alhazen, un génie protéiforme au Moyen Âge" dans *Pour la Science*, n°315 janvier 2004, p. 22-26.

"Astrologie" p. 12-13.

Les trésors que vous pourriez venir consulter au siège social de l'association Alphabets dans différentes langues : français, hébreu, allemand et anglais.



L'âge d'or des sciences arabes. *Connaissance des Arts*. H.S. n° 263. "Astronomie"



Iris Fishof with the contributions by Ariel Cohen and Moshe Idel. *Written in the star. Art and symbolism of the Zodiac*. Catalogue de l'exposition présentée au Musée d'Israël en 2001.



Der Almanach perpetuum des Abraham Zacuto. Ein Beitrag zur Geschichte der Astronomie im Mittelalter von Berthold Cohn. Strasbourg, 1918. Karl J. Trübner.



Lettre de Maïmonide sur le calendrier hébraïque (traduite et annotée) édition bilingue français-hébreu. Méir, 1988.

Jeanne Chaillet a remarqué **une contradiction dans mon livre** *Le Soleil, la Lune et les étoiles, signes d'écriture* :

"Salut Rina, En lisant plus attentivement ton livret, je vois en page 6 qu'à Babylone, l'année commence au printemps.

Et en page 17, que c'est l'équinoxe d'automne qui fixe le début de l'année en Mésopotamie.

Est-ce à un autre moment de l'Histoire ?"

Pour lui répondre, j'ai parcouru le fascicule rédigé par Joan Goodnick Wastenholz, conservateur du Musée des Pays de la Bible à Jérusalem : ***Daily rites in the temples of Larsa. Celebrations in the month of Shevat in the time of Abraham***, 2006, p. 25.



The various local calendars began the year in different months. The Nippur calendar began with báta-zag-gar-ra and ended with še-KIN-ku. The Elamite calendar began with Addaru and ended with Šabaṛu. There were various Sumerian calendars in use in the third millennium beside the Nippur calendar; and there were various Semitic calendars in use in the second millennium.

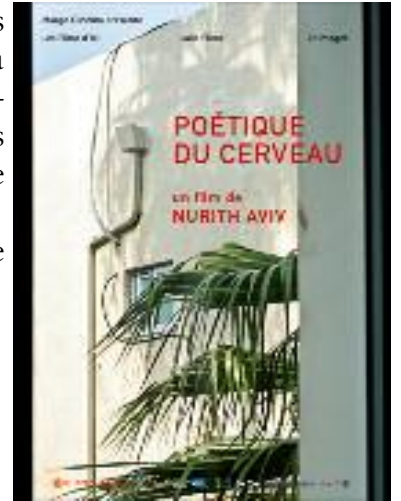
La poésie du Cerveau de Nurith Aviv

“A partir de quelques photographies issues de ses archives personnelles, des souvenirs et des réflexions que ces images réveillent en elle, Nurith Aviv va à la rencontre de cinq chercheurs en neurosciences et d'un psychiatre-psychanalyste, pour les questionner sur des sujets tels que la mémoire, les neurones miroirs, le bilinguisme, la lecture, l'odeur ou encore les traces de l'expérience...”

J'espère que vous n'avez pas manqué ce documentaire remarquable qui se donne au Luxembourg III à Paris.

<http://nurithaviv.free.fr/>

Nurith Aviv a aussi tourné des films en rapport avec les langues, la traduction et la langue hébraïque publiés en CD : *D'une langue à l'autre, langue sacrée, langue parlée*. Ils sont en vente au cinéma Luxembourg III.



Lire en complément :

- Boris Cyrulnik, Pierre Bustany, Jean-Michel Oughourlian, Thierry Janssen *Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner*. Entretiens avec Patrice Van Eersel. Albin Michel, 2012. Le livre de Poche.
- Jean-Didier Vincent *Le cerveau expliqué à mon petit-fils*. Seuil, 2016.

Des nouveautés intéressantes

- Alan Barnard *Language in Prehistory*. Cambridge, 2016.
- Peter Skoglund *Rock Art through time*. Scania rock carvings in the Bronze Age and Earliest Iron Age. Swedish Rock Art Series vol. 5, Oxbow Books, 2016.
- Anne-Latifa Mourad *Rise of the Hyksos*. Egypt and the Levant from the Middle Kingdom to the Early Second Intermediate Period. Archaeopress Archaeology, 2015.
- Roger S. Bagnall *Women's Letters from Ancient Egypt 300 BC-AD 800*. University of Michigan Press 2006, Ph 2015.
- Edith Porada & Dominique Collon *Cylinder Seals Volume IV*. British Museum Press, 2016.
- Greg Fisher *Arabs and Empires Before Islam*. Oxford UP 2015.
- Grazyna Bakowska-Czerner et al. ed. *The Wisdom of Thoth*. Magical Texts in Ancient Mediterranean Civilisations. Paperback, 2016.
- Evi Gorogianni, Peter Pav'uk and Luca Girella ed. *Beyond Thalassocracies*. Understanding processes of Minoanisation and Mycenaeanisation in the Aegan. Oxbow Books, April 2016.

Les jardins sont à l'honneur à l'IMA et dans les livres.



Jusqu'au
25 septembre 2016

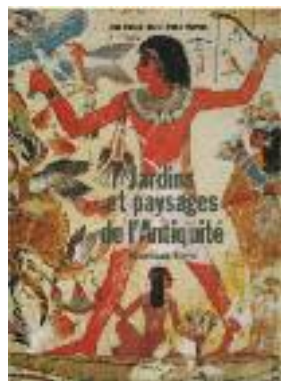
"Le jardin parfumé et autres plaisirs des sens."
dossier dans *Qantara*
hiver 2015/printemps
2016.



L'exposition *Jardins d'Orient, de l'Alhambra au Taj Mahal* présentée en ce moment à l'Institut du Monde Arabe illustre l'art des jardins dans différents pays. "Saviez-vous que la tulipe, bien avant de devenir un emblème des Pays-Bas, était celui des sultans ottomans ? Que le parc public est une innovation récente en Orient ? Et qu'il est aujourd'hui à la pointe des projets de développement durable de mégalopoles du monde arabe ? Saviez-vous que dans une des anciennes langues de la Perse, le mot jardin, pairi-daeza, a donné... paradis ?

Cette extraordinaire histoire des jardins d'Orient, venez la découvrir... au jardin : pendant toute la durée de l'exposition, le parvis de l'IMA est investi par un jardin éphémère exceptionnel. Confiée au paysagiste Michel Péna, cette interprétation contemporaine des jardins d'Orient se veut une invitation ludique et sensorielle à s'imprégner des multiples facettes d'un art millénaire. Le visiteur peut lézarder et déambuler à sa guise dans ses allées de roses et d'orangers, de palmiers et de jasmins, avant que ses pas ne le mènent à la découverte d'une immense anamorphose végétale imaginée par François Abelanet. Du jardin des sens au développement durable. À l'intérieur du bâtiment de l'Institut du monde arabe, une exposition en cinq temps retrace l'histoire des jardins d'Orient depuis la plus haute Antiquité jusqu'aux innovations les plus contemporaines, de la péninsule Ibérique au sous-continent indien. Un parcours riche de quelques 300 œuvres d'art prêtées par de grands musées internationaux ou des collections privées, mais aussi de maquettes, de tirages photo géants ou encore d'ingénieux dispositifs rappelant ce que les jardins doivent au talent des ingénieurs du passé. Culture, histoire, technique, botanique, environnement, société..., l'art des jardins, privés comme publics, est traité sous tous ses aspects : l'exposition analysera les sources d'inspiration du jardin oriental, ses codes et ses déclinaisons, avant de rechercher les liens tissés au fil des siècles avec les jardins d'Occident. Sans oublier d'ouvrir le débat sur le rôle que de la nature peut jouer dans les grandes villes contemporaines pour relever le défi de la modernité et de la durabilité environnementale.

Des jardins suspendus de Babylone au tout récent parc al-Azhar du Caire, de l'Alhambra de Grenade au Jardin d'essai d'Alger, du jardin princier au jardin pour tous, un passionnant parcours dont le fil conducteur est l'essence de la vie des jardins : l'eau, bien sûr !"



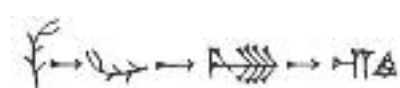
Aude Gros de Beler,
Bruno Marmioli.
*Jardins et paysages
de l'Antiquité.
Mésopotamie-Egypte.*
Actes Sud, 2008.



Philippe Prévôt
Histoire des jardins.
Ulmer, 2016.



Diverses représentations liées à la végétation dans le *Manuel d'épigraphie akkadienne* de René Labat.



déterminatif pour plantes
légumineuses



verger



mesure de superficie, parc



"Paradis perdu,
promis". Dossier dans
Le Monde de la Bible
n° 213 juin-août 2015

Lectures complémentaires :

Laurence Totelin & Gavin Hardy *Ancient Botany*. Routledge, 2015.

"A new overview of ancient botany and the Classical texts which form its scientific foundations. The authors adopt a thematic approach rather than a chronological one, considering important issues such as the definition of a plant, nomenclature, classifications, physiology, the link between plants and their environment, and the numerous usages of plants in the ancient world. The book also takes care to place ancient botany in its historical, social and economic context."

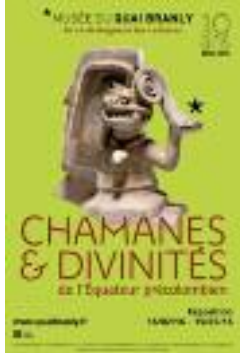
Joëlle Magnin-Gonze *Histoire de la Botanique*. Delachaux et Niestlé, 2015.

Philippe Prévôt *Histoire des jardins*. Ulmer, 2016. (montré dans l'émission "La grande librairie" le 5 mai 2016)

Simon Devos "Quand la nature façonne nos langues" dans *Les Cahiers Science et Vie* n° 160 avril 2016, p.17-19.

Expositions à voir

Musée Quai Branly



Chamanes et divinités de l'Équateur précolombien
Jusqu'au 15 mai 2016



Mata Hoata
Arts et Société aux îles Marquises
jusqu'au 24 juillet 2016

Musée de Cluny



Les Émaux de Limoges à décor profane est une exposition-dossier organisée en collaboration avec le Palazzo Madama-Museo Civico d'Arte Antica de Turin, autour du prêt exceptionnel du coffre du cardinal Guala Bicchieri (vers 1160-1227).

Le parcours dévoile, autour d'une quarantaine d'œuvres, les émaux limousins profanes (dont une trentaine de médaillons), leur iconographie ainsi que leurs techniques. Les copies, faux et pastiches de style limousin du XIXe siècle sont également à découvrir.

Jusqu'au 29 août 2016



Internationales graphiques
Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC)
Jusqu'au 29 mai 2016

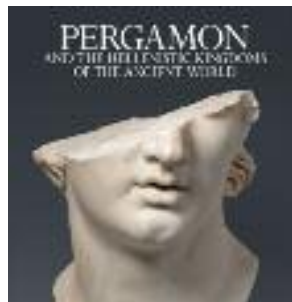


L'histoire commence en Mésopotamie. De Sumer à Babylone

Musée de Lens

du 2 novembre 2016 - 23 janvier 2017

cf. article paru dans *Sciences et Avenir* Hors série avril-mai 2016



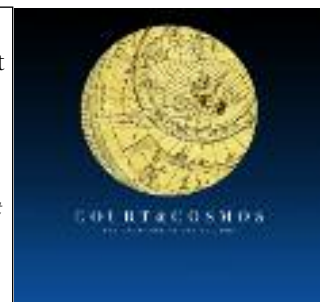
NEW YORK

Metropolitan Museum of Art
Pergamon and the Hellenistic Kingdoms of the Ancient World

jusqu'au 17 juillet 2017

Court and Cosmos. The great age of the Seljuks

jusqu'au 24 juillet 2017



Sunken cities. Egypt's lost worlds

19 May - 27 November 2016

LONDRES British Museum

Sicily, culture and conquest

The largest island in the Mediterranean. The home of Mount Etna. A cultural centre of the ancient and medieval world.

Jusqu'au 14 Août 2016



BERLIN. Au Bode Museum

Un Dieu. L'héritage d'Abraham sur le Nil. Juifs, chrétiens et musulmans en Egypte depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge.

Jusqu'au 31 décembre 2016

Nos points de vente en France et à l'étranger

Paris

Musée du Louvre
Musée d'art et d'Histoire du Judaïsme
Institut du Monde Arabe
Mundolingua - Musée des langues
Papeterie Grim'Art
Librairie Attica
FNAC



Théâtre antique d'Orange

Aix en Provence - Librairie de Provence
Beaulieu-sur-Mer - Boutique de la villa grecque Kérylos
Figeac - Musée Champollion - Ecritures du Monde
Marseille - MUCEM, Librairies : les Arcenaux, L'Odeur du Temps
Montauban : Librairie Deloche
Montolieu - Musée des arts graphiques
Nantes - Musée de l'Imprimerie
Nice - Musée archéologique de Nice Cemenelum, Librairie Quartier latin
Nîmes - Boutique des Arènes
Orange - Boutique du Théâtre antique
Toulouse - Librairie Ombres blanches
Tourettes-Levens - Musée de Préhistoire
Saint-Christol-lez-Alès - Musée du Scribe



Villa grecque Kérylos



Musée archéologique de Nice-Cemenelum



Arènes de Nîmes



Bruxelles

Musée royal d'art et d'histoire

Amsterdam

Librairie Athenaeum

Jérusalem - Musée des Pays de la Bible

Citadelle Shop, Porte de Jaffa





Président d'honneur
Jean-Pierre van DETH



Trésorière
Claude LIDVAC



Secrétaire
Georges BODEREAU



Présidente-fondatrice
Rina VIERS



Exposition didactique
D'où vient notre alphabet ?
pour enfants de 6 à 12 ans
présentée à l'antenne du
Conseil régional
de la région Provence Alpes Côte d'Azur
33 avenue Notre Dame
06000 NICE

L'AGENDA

Exposition didactique
La naissance des alphabets
sur les rives de la Méditerranée
au Collège Albert Camus
à MANDELIEU LA NAPOULE
3ème trimestre 2015-2016

Stand de l'association sur le thème :
Le français a accueilli
de nombreux mots d'autres langues
au Forum des langues du monde
à TOULOUSE
Dimanche 29 Mai 2016



Siège social :
Parc Saint-Maur - Les Dahlias
16 avenue Scuderi
06100 NICE
Les adhérents peuvent venir
consulter les livres de notre
fonds documentaire
uniquement sur rendez-vous.
Téléphone :
04 93 53 63 13
06 86 07 51 63
Courriel :
viers@alphabets.org
www.alphabets.org
La correspondance doit
être adressée au siège
social de l'Association.

OBJECTIFS

Régie par la loi de 1901 sur les associations à but non lucratif, Alphabets a été fondée le 5 janvier 1991 pour

- Diffuser l'histoire de l'écriture et du livre à travers le monde au moyen d'expositions itinérantes.
- Organiser toutes manifestations culturelles, notamment des conférences illustrées sur le sujet.
- Créer des supports visuels tels que des programmes informatiques ou des films pour illustrer cette histoire à la lumière des dernières recherches en épigraphie, en archéologie, et dans les sciences du langage.
- Apporter notre soutien aux campagnes d'alphabétisation dans le monde.
- Susciter une réflexion sur les expressions graphiques – moyens de communication – et leur lien avec l'esprit des langues, leur spécificité, le patrimoine culturel et artistique qu'ils constituent, pour une meilleure compréhension entre les peuples.

Tarifs des cotisations

* Membre d'honneur : participe activement à la promotion de l'association Alphabets et autorise à citer son nom publiquement dans la presse ou en d'autres occasions.

* Membre actif : 25 € * Étudiant, sans emploi ou retraité : 3 € * Membre bienfaiteur : 50 € et plus

La cotisation est valable un an, à compter de la date d'adhésion.

Pour adhérer, envoyez vos coordonnées et votre cotisation à :

Association Alphabets, Parc Saint Maur Les Dahlias, 16 avenue Scuderi 06100 NICE.

Cette année, les subventions suivantes nous ont été accordées : la DGLFLF - 3000 € le département des Alpes-Maritimes - 4.500 € et la Mairie de Nice - 1000 €

L'association Alphabets fait partie du réseau Anna Lindh en raison de ses activités qui visent à une meilleure compréhension entre les peuples de la Méditerranée mais elle ne reçoit pas de subvention de cette Fondation.



"Alphabets Informations" est le bulletin trimestriel publié par l'association Alphabets (loi 1901, J.O. du 30.01.1991) pour ses adhérents.
Directrice de la publication : Rina Viers